

Invitation  
on à écrire...  
Invitation

INVITATION  
À ÉCRIRE

La TOURNÉE  
des AUTEURS

Livres  
à vous  
à Voiron



## Sommaire

- 5- Entendre ton silence (Alain Graz)
- 6- Catalogue de petits papiers  
en forme de dialogue (Anonyme)
- 9- Les artistes d'un jour (Gérard Luzet)
  - 11- A taire (Anonyme)
  - 12- Interrogation (Cynthia)
  - 13- Sans titre (Sylvette Michel)
- 15- Du pain et des jeux ou le dernier voyage en Bonheurie  
(Soazig Kerdaffrec)
  - 17- Livres (Véronique Rolland)
- 19- Comme elle l'aimait ! (Andrée Budillon)
- 21- Le reflet du passé (Sheherazade)
- 23- Dans mon chapeau (Marie Scanella)
- 24- Il y a si longtemps... (Louise Bigot)
- 25- Sans titre (Anonyme)
- 26- Dans le chapeau, des dizaines de petits bouts de papier...  
(Laurent Jannon)
  - 27- Sans mot (Valérie Curtil)
  - 29- Une vocation (Philippe Pech)
- 31- Des oiseaux sans cage (Muriel Barkats)
  - 32- Tais-toi (Alain Boux)
  - 34- Sans titre (Pierre Mathieu)
  - 35- Angela (Anonyme)
- 36- Il suffirait de me taire (Calou)
- 37- Lecture publique (Marie-Christine Clor)
- 38- Mots à mots (Dominique Osmont)
- 39- L'orage (Josselyne Lazzarotto)
- 40- Une vocation (Adoration)
- 41- Sans titre (Lucie Rochas)
- 42- Sans titre (Mélanie Moulin)
- 43- Un sac bien trop lourd (Violette Chabi)
- 44- Bon anniversaire Olivier ! (Isabelle Françon)
  - 46- Aristide (Maryse Havard)
  - 48- Un magicien (Marie Maïo)
  - 49- Cadeau ? (Xavier Coquelet)
- 51- Mettre un peu de piment dans sa vie (Yolande Bessette)
  - 53- Il me suffirait de me taire (Maëlle Ravatin)
  - 54- Présence (Jean Carron-Cabaret)
  - 55- Anti-terroriste (Patricia Champion)
  - 56- Vivre et c'est tout ! (Eléa Vy)

- 58- **L'envol** (Joëlle Leoni)
- 59- **Avec l'arme nous jouons** (Léonie Vysler)
- 60- **Destinée** (Grâce Bouillet)
- 61- **Textes à nous** (classe de CM2 de l'école Barnave de Saint-Egrève)
- 62- **Sans titre** (Calou)
- 63- **Le corbeau et le rossignol** (Camille G.)
- 65- **Chut, plus un mot...** (Ann Sellyn)
- 66- **Soirée enneigée** (Faustine Martinez)
- 68- **Tais-toi** (Aude)
- 69- **La lande aux oeilletons** (Anaïs Blot)
- 70- **Sans titre** (Libertine)
- 71- **A mots couverts (paroles de chanson)** (Véronique Rolland)
- 73- **Humanités** (Armand Soler)
- 74- **La lune** (Eline Amaglio)
- 76- **Nébulosité** (Pétillance)
- 78- **Essai théorique** (May)
- 79- **Triangulation** (Jeanne Dubois)
- 81- **Un charmant voisin** (Gaïa C-R)
- 82- **Souvenirs, souvenirs...** (Someone)
- 83- **Histoire sans fin** (Yet)
- 84- **Chut ! Il suffit que je me taise** (Maryse Delphine Poulat)
- 85- **Dans le chapeau des dizaines de petits bouts de papiers pliés en quatre** (Claude Vittoz)
- 86- **Sans titre** (Lo Mil)
- 87- **Il me suffirait de me taire** (Samuel Badier)
- 88- **Il me suffirait de me taire... mais les proverbes me disent** (Catherine Nagenrauft)
- 90- **Arrête Arlette !** (Joël Poulet)
- 91- **Parfums de papier** (Aliette Laugine)
- 92- **Sans titre** (Julie Rival)
- 93- **Exercice oulipien** (Bernadette Jayet-Dauphiné)
- 95- **Trésor de fond de poche** (Elise Louis)
- 97- **Jim** (Jean-Louis Muselli)

## **Entendre ton silence** (Alain Graz)

Il me suffirait de me taire  
Pour entendre ton silence  
Quand aux anges, tu souris  
Quand en me voyant tu pâlis  
Quand pour moi, tu te mets  
Sur tes talons hauts  
Pour me montrer tes belles jambes  
Qui font mon cœur tremble  
Et mon âme en morceaux.  
Tu te déplaces en dansant  
D'un pas léger et aérien,  
Sensuel et argentin  
Comme dans un tango de Carlos Gardel  
J'aime ton côté fleur bleue  
Mais tes yeux sont verts  
Et toute lumière passagère  
Fait qu'on ne voit qu'eux.  
Quelquefois tu es dans la lune,  
Ton âme s'échappe au loin,  
Tu planes dans un ciel incertain  
Comme le font les hirondelles brunes.  
Sûrement tu arrêtes ton voyage,  
Sur une fleur, des cristaux de neige  
Qui font des arabesques, que sais-je,  
Des dentelles, des houles où tu nages.  
Tu écoutes le vent  
Pour dire l'avenir,  
Et d'un simple sourire  
Tu enchantes l'instant.  
Tu es entière dans le don,  
Et je suis le mendiant du perron de l'église  
Pour qui un regard, oh please !  
Vaut mille trésors, cent pardons  
Car dans le silence,  
Tes yeux sont immenses,  
Racontent l'intime et le secret  
Et alors, enfin je me tais.  
J'aime quand je fais silence...

## Catalogue de petits papiers en forme de dialogue (avec l'aide de Serge Gainsbourg) (Anonyme)

« Laissez parler les p'tits papiers, à l'occasion, papier chiffon, puissent-ils un soir papier buvard, vous consoler »

Pas un, pas deux, pas trois, m'sieurs dames !!! Des dizaines, des centaines et allons-y même pour des milliers !!!!!

Ceci est la vérité ; tenez en voilà un : « **je tème tré fore pour maman** » 11 mars 1988

Et un autre : « **maman je t aime trai fort je te dit sa mile fois** » 29 mars 1988

Voyez, je n'exagère pas : 1000 fois ! Elle l'a écrit ! Bon d'accord, l'orthographe est encore un peu bancal, mais on remarque un petit progrès pour entre les deux « t'aime », déjà.

« Laissez brûler les p'tits papiers, qu'un soir ils puissent papier maïs, vous réchauffer »

Et ça continue : « **regarde le petit papier** » accolé à « **je retire tout se que j'ai dit de meschant sur toi pour ma maman que j'aime** » 1er avril 1988.... Coupable, prise d'un gros remord ? Peur de l'abandon, de l'absence ?

Passé le mois d'avril et nous voilà avec :

« **une poési de jaque prévère;1 et 1 font 2 2 et 2 font 4 4 et 4 font 8 8 et 8 font 13 recomansé dit le mètre pour maman** »

Alors là, m'sieursdames, pardon ; y'a déjà de la littérature dans l'air ou je ne m'y connais pas ! Et besoin d'être reconnue peut-être ? Se servir des outils scolaires pour ça...

Et continue le mois d'avril... mais ça tourne mal.

On lit « **maman je maisquise pour tout se que je té dit pour maman** » 25 avril 1988. C'est si grave que ça pour tenter de secouer la puce qui gratte le cœur, petite fille ? Tu as mal ?

Passent quatre vilains jours mais pas la solitude

« **Maman je mesquise pour tout ce que je té di et aussi pour avoir mi des miète sur le canapé** »

«Trop d'esthétique, papier musique, c'est du chagrin papier dessin et pour longtemps »

29 avril 1988. Mais c'est rien des miettes ma mie ; on va les enlever ! Impatiente, elle ne te concède donc rien ? Elle devait être de mauvaise humeur, pas disponible, et te planter là ; tu l'as écrit sur le petit papier suivant, le même jour.

**« je c'est très bien que tu ne fera pas la pès »...**

Quelle solitude mon ange, quel vide en face de toi !

En 1989, l'orthographe s'améliore et toute l'année les petits papiers se suivent

**« quaisque je t'aime mais quaisque je t'aime tu en tomberer dans les pommes pendant très longtemps je t'aime très fors »**

Celui-ci tu l'as placé avec le beurre du matin !

« Les sentiments, papier collant, ça impressionne, papier carbone, c'est pas du vent »

L'année ne fait que commencer et le 2 Janvier déjà, placé au sol, à la porte de ta chambre, il y a :

**« je t'aime très fort pour ma maman que j'aime »**

Puis le 6 Janvier « Maman, je t'offre saite fleur parce que j'ai prouve en moi plein d'amoure pour toi maman chéri gros bisous ».

Le 20 Janvier **« je t'aime très fors comme il n'ait pas possible d'aimai qu'elquun »** Il est si grand et nu ton désert mon trésor ? Abandonnée, c'est ça ? Tu te sens comme délaissée et tu lui prodigues des mots d'amour et de tendresse pour qu'elle t'entende, c'est ça ma mie ?

4 Mars 1989 **« Pour ma maman que j'aime j'ai brodé ce mouchoir à la machine qui est électronique pour maman » Fête des mères peut-être ? Ah, l'éveil à l'Anglais produit ses fruits le 17 Octobre 1989 « y love you mamy »** ; c'est écrit en rouge au cœur d'un gros cœur rouge. Elle sait que tu lui donnes ton cœur, mais toi as-tu bien senti que le sien ne battait que pour toi ?

« Faut pas s'leurrer, papier doré, celui qu'y touche papier tue-mouches, est moitié fou »

**« Maman cherie si tu savais comme je t'aime mais je t'aime très très fort »**

20 Novembre 1989. Petite biche, elle manque à l'appel on dirait ?

Au mois de décembre voilà le cadeau magique **« vous avez reçu le bon de me faire 30 bisous ; PS : le jour de Noël »**.

Quel beau présent pour elle, y'a pas mieux !

9 Janvier 1990 **« je t'adore Maman, je t'adore EM »**

Tu commences à parapher tes billets doux et tu appelles au secours.

**« Maman, réveille-moi même si je dores très profondément siletepler pour moi fait le »**.

Tu as peur qu'elle déserte, laisse close la porte ; que te manque-t-il, où est-elle celle que tu appelles de toute tes forces le 22 Janvier 1990 ?

« C'est pas brillant, papier d'argent, c'est pas donné, et l'on en meurt, papier à fleurs »

Le 22 février 1990 tu relèves la météo « **pour ma petite maman inquiete : M=-1, AP=12** »

Et oui, c'est l'hiver petit bout d'chou dehors et dans ton cœur.....

« **Bonne nuit mon maman. Il est 10h41 et je vais me faire dormir mes n'œils. Viens me faire des ZIBOUS et n'oublie pas surtout !!!!! gros gros gros gros gros gros BISOUS à toi Je t'aime très fort EM** »

Il est tard et elle t'a laissé te coucher toute seule !!! Quelle tristesse ; pas un chat autour de toi pour te rassurer dans la nuit....

24 Octobre 1993 «**MAMAN JE T'AIME POUR TOUJOURS TOUJOURS EM** »

C'est la seule et belle vérité petite grenouille ; elle le sait bien, ne t'inquiète pas ...et elle t'aime aussi à jamais.

Maintenant m'sieurs dames, arrêtons-là ce précieux catalogue avant qu'il ne vous lasse !

« Laissez parler les p'tits papiers, à l'occasion, papier chiffon, puissent-ils un soir, papier buvard vous consoler

Laissez brûler, les p'tits papiers, papier de riz ou d'Arménie, qu'un soir ils puissent, papier maïs, vous réchauffer »



## **Les artistes d'un jour** (Gérard Luzet)

Elle a tendu à l'homme préposé à l'animation le papier plié en quatre que sa petite main a sorti du chapeau noir et rond. Prendre garde à sa diction, pas de gestes saccadés, de la prestance, calme et modulation de la voix, c'est par le regard, qu'il faut remercier le public, il faut vivre et transmettre le texte, tout est important, les mots, les phrases, l'enchaînement, le maintien. Ces conseils sans fin se bouscuaient dans sa tête. Il avait pris place sur le bord du banc. La scène était là, à l'avant du rideau pourpre. Les chances d'être pour un instant, celui que l'on écoute, celui que l'on regarde, celui que l'on va applaudir, cette chimère reste possible mais... pour cela il faut que son nom sorte des haut-parleurs. Avec un peu d'hésitation la main plonge dans le chapeau, les yeux malicieux se plissent, les doigts cherchent l'angle ou le défaut du pliage, ils font tourner l'origami, caressant dans le sombre chaque face. La pince, pouce et index, se referme sur un carré blanc que l'on s'empresse de transmettre, de déchiffrer et de livrer à la foule. Hurlant de joie un candidat élu se lève et va rejoindre les comédiens d'un jour. Deux mains d'homme agitant le chapeau font valser les mystérieux pliages blancs. Fière et élégante la délicate main s'introduit au milieu du tourbillon, cette fois, elle se referme, se retire et, à l'ouverture du poing, sur sa paume, un carré blanc. Quelques secondes et l'espérance de rejoindre les candidats déjà choisis est reportée, au prochain tour. De nouveau le profil du chapeau est montré à la foule, et l'invitation pour extraire un pliage blanc renfermant un nom inscrit se fait pressente. La main de la fillette est devenue experte, entre son pouce et son index elle sort du chapeau un autre pliage blanc emmurant un nom, son nom peut-être, il va entendre son nom et la foule va applaudir. Un prétendant aussi heureux que lui s'empresse de monter sur l'estrade. Il reste dans le fond du chapeau noir, des bulletins pliés en quatre de quoi bâtir un autre groupe, le choix issu d'une main rend la foule impatiente, et de nouveau le carré blanc s'ouvre, les spectateurs assis se déplacent pour permettre au candidat nommé de rejoindre sa place à l'arrière du rideau rouge. Il reste de nombreux papiers dans le chapeau... Patience, je suis sûr que le prochain tirage me sera favorable. Fermelement tenu par une poigne d'homme, la toute petite main assurant la stabilité en maintenant le bord du chapeau en équilibre, l'autre main très décidée de choisir à l'intérieur un carré blanc à l'aveugle, celui-ci, ou celui-là, je choisis celui-ci. Arrogante de son choix, le sourire sérieux, elle transmet à l'homme de scène le pliage qui s'ouvre et le nom est hurlé dans le microphone. Une dernière vérification, un comptage rapide, Mesdames et messieurs nous allons procéder au tirage du dernier nom. Dans le chapeau noir et rond, des dizaines de petits bouts de papiers pliés en quatre... Il manque un artiste pour notre plaisir,

par la petite main de la belle demoiselle au milieu de tous ces papiers un seul, l'ultime nom, pour qu'enfin devant vous et pour notre plaisir, se produisent les talents d'un jour. Il a quitté la salle bruyante, il n'était pas triste, non il avait besoin de calme et de silence.

## **A taire** (anonyme)

mon silence : ma délivrance

Blottie, échappée, abritée, recueillie,  
au plus profond de cette ronde combe blanche et froide ;  
mon cœur s'estompe, mon souffle veille, mon sang glisse, ma chaleur me recouvre,  
ma douleur s'émiette, mon regard s'inverse, ma peau se carapace,  
ma voix s'engloutit.

mon silence : ma répugnance

Traquée jusque dans ce doux plus profond ;  
ma terreur les sent, ma peur les entend, ma haine les attend.

mon silence : ma violence

Leurs mains briseront encore, leurs pieds martèleront toujours,  
leurs bouches vomiront sans cesse ;  
mais jamais plus ne meurtriront mes os, mes chairs, mes bonheurs.  
Je serai une arrogance de forces :  
inaltérable et invincible.

mon silence : ma souffrance

Leurs voix ordurières,  
leurs rires gras se répercuteront aux remparts de ma paix silencieuse :  
plus une supplique, plus une larme, plus une lamentation, plus un cri.

mon silence : mon absence

Leurs regards grivois s'éteindront dans l'immense infini  
de mon corps aérien.  
Personne ne m'atteindra  
si haut, si loin.

mon silence : ma chance

Les laisser passer, les laisser passer, les laisser passer...  
Il me suffirait de me taire : les laissez-passer !  
Quand, face à eux,  
dressée, saignée,  
je hurle : « bande de salopards ! »

mon silence

## **Interrogation** (Cynthia)

Il me suffirait de me taire...  
Et de ne point en faire une affaire  
Pour que sans en avoir l'air  
Je me rie de ce cerbère

Le maître arrive à son pupitre  
Nulle envie de faire le pitre  
Nous entamons un nouveau chapitre  
Ecrivons titre et sous titre

Le maître se retourne et, de sa braguette,  
Lamentablement, sort un pan de sa chemisette  
Dans sa précipitation, l'envie satisfaite,  
La fermeture était passée aux oubliettes

Il suffirait que l'un de nous... désigné,  
A parler de sa tenue, se soit lancé  
Pour que dans l'ordre tout soit rentré  
Mais le déranger ? Nul ne peut oser

Sans doute, le soir en rentrant,  
De sa tenue s'apercevant...  
Le temps remontant...  
Sa journée se remémorant...

Il nous a suffi de nous taire  
Pour que le lendemain d'un air austère  
Il exige que nous sortions nos équerres  
... le contrôle va être sévère !

## Sans titre (Sylvette Michel)

J'ai 10 ans. Nous jouons sur le stade de foot avec les autres enfants du village.

1 2 3 soleil.

C'est une fin d'après-midi ordinaire de mai. Et puis tout change : le paisible de cette journée, la bonne humeur, la joie de vivre... une silhouette se détache, arrive en courant. Les visages des hommes se ferment. Je vois mon père venir vers nous. Voix cassée : « on rentre ».

Tout le long du chemin il marche à quelques mètres devant nous. Mon frère et moi marchons côte à côte derrière lui. Je peste : « quoi encore ? Pourquoi on ne peut pas rester jouer ? » Mon frère accompagne mes « maugréments », tape dans les cailloux et fait voler la poussière.

Mon père ne dit rien. J'aperçois son visage. Fermé.

Nous arrivons à l'appartement et il nous demande d'aller dans notre chambre. La chambre que je partage avec mon frère dans ce logement que la mairie a prêté à mes parents.

J'entends la voix grave de mon père, j'entends ma mère qui pleure. Silence.

Des pas derrière la porte, je ne bouge plus. 1 2 3 soleil. Mes parents entrent. Verdict : plus de soleil.

« Laura a eu un accident, elle a été renversée par une voiture et c'est grave, nous devons y aller ».

Quelque chose se coince là en moi, m'empêche de parler, de crier, de respirer, de pleurer. Ils nous demandent de prendre quelques affaires et nous confient à la voisine.

La voisine je l'aime bien. C'est une grosse dame tout ronde. Elle travaille à l'usine de biscuits dans le village d'à côté et elle sent le sucre.

Mes parents et elles s'enferment dans la cuisine. Leurs mots volent, s'aplatissent, glissent sous la porte. « Sang dans les oreilles », « non reconnaissable ». Ca veut dire quoi non reconnaissable ? Mes parents viennent nous embrasser, ils ont les yeux rouges, tout rouges.

La grosse dame nous emmène dehors, essaie de nous faire jouer, de nous faire rire. Je la vois comme une barbe à papa, rose, ronde, sucrée et je souris.

La nuit arrive. Je me souviens que nous jouions aux petits chevaux quand le téléphone sonne. La grosse dame va dans le couloir, elle décroche : « oui ne vous inquiétez pas, je m'en occupe ».

Elle revient et nous dit que nous allons manger chez elle et qu'ensuite elle ira nous coucher. Crêpes au sucre. Douceur.

Après le repas elle nous raccompagne dans l'appartement. « Vous dormirez tous les deux dans le lit de papa et maman, moi je dors dans votre

chambre. Tu me le prêtes ton lit ma grande ? » Bien sûr que je lui prête. Je suis trop contente de ne pas dormir toute seule, de dormir avec mon frère et dans le lit de mes parents. Mes yeux se ferment. Je vois le visage de Laura. Elle a du sang dans les oreilles, mais le bleu de ses yeux n'a jamais été aussi bleu. Est-ce que demain elle ira mieux ?

Au matin, j'aperçois le soleil qui passe à travers les volets. J'entends des bruits dans l'appartement. Je n'ose pas me lever. J'attends immobile : 1 2 3 soleil. La porte de la chambre s'ouvre et mes parents entrent. Ils viennent s'asseoir chacun d'un côté du lit, se penchent vers nous et nous serrent dans leurs bras.

« Laura est morte cette nuit, elle était au bord de la route, avec sa copine et attendait pour traverser et rejoindre le groupe qui jouait aux boules. Une voiture est arrivée. L'homme qui conduisait a tourné la tête. Pas longtemps, mais il a tourné la tête le regard attiré par cette foule sur la place. La voiture est montée sur le trottoir, a accroché Laura et l'a emportée avec elle ».

« Quand les secours sont arrivés elle était encore en vie, mais ils n'ont pas pu la sauver. Elle est morte en arrivant à l'hôpital ».

Le visage de ma mère est plein de larmes, mes yeux se remplissent et j'ai mal partout. Non je ne veux pas pleurer. Trop tard. Je veux revenir en arrière, jouer avec Laura au chapeau magique. Trop tard. Ce jour-là, dans le chapeau il y avait des dizaines de petits bouts de papiers pliés en quatre. Des dizaines de petits papiers multicolores pour des dizaines d'histoires possibles. Ce jour-là Laura a pioché le papier noir.

## **Du pain et des jeux ou le dernier voyage en Bonheurie**

(Soazig Kerdaffrec)

Elle marche dans La Ville, seule, une anonyme sans regard, sans histoire. Elle évite les silhouettes noires postées aux carrefours.

Elle zigzague dans la foule, se coule dans les traboules et les escaliers secrets, contourne les avenues, se glisse le plus possible dans les interstices de la pierre.

Soudain, les haut-parleurs qui jalonnent les rues grésillent et une voix sèche, synthétique retentit :

« Le gouvernement informe les habitants de La Ville qui n'auraient pas encore atteint leur quota de bonheur pour ce mois, qu'il reste quelques places disponibles sur le prochain vol vers le complexe de loisirs de la planète Bonheurie.

Vous êtes fermement invités à les réserver au plus vite. »

La vie semble s'arrêter. Tous se figent. Tous savent.

Elle-même est pétrifiée par cette annonce.

Elle sait que bientôt, elle va devoir refaire ce voyage en Bonheurie, la mal nommée, il lui manque tellement de points sur son passeport obligatoire de bonheur !

Elle sait aussi que tout contrôle policier peut l'envoyer en prison, et la faire disparaître comme dissidente politique ! Ni vu(e) / ni connu(e) !

Pour l'instant, elle n'a pas l'argent pour le voyage, (Oh ! Bien sûr, elle peut toujours faire un emprunt à l'Etat !), mais surtout, ce n'est pas ce qu'elle recherche, ni ce qu'elle souhaite vivre.

Non, elle n'en veut pas de ce bonheur- là, imposé, obligé, formaté, frelaté, fabriqué !

Non, ce n'est pas cet avatar, cet ersatz... sans émotion, ni imagination qui fait ou qui fera son bonheur !

Le bonheur pour tous promis par le président est devenu un bonheur de fiction, obligatoire et payant, mais surtout VITAL.

Et pourtant, jamais, elle ne « s'éclate » de cette façon, avec les autres !

Jamais, elle ne se déguise de cette fausse joie asservissante !

Elle voudrait pouvoir ne plus faire semblant, et l'afficher, mais là, brusquement, sous l'averse de cette annonce-menace à peine voilée, elle se rend compte qu'elle a peur.

« Pourtant », pense-t-elle, « il me suffirait de me taire, de ne pas me dévoiler, de continuer à faire comme si... à me cacher... à ne pas faire de vagues... ».

Une file de visages blancs s'est formée devant le bureau d'inscription le plus proche, et lentement, lentement, très lentement, elle la rejoint, contre son gré et le cœur retourné. « Lâche » se marmonne-t-elle.

Son avenir hypothéqué, mais son précieux billet multiactivités en poche (5000 D'in AR + les frais de dossier, etc., elle monte dans la soucoupe qui se dirige bientôt vers la planète honnie et sa capitale Plaisir.

La Ville s'estompe dans les nuages, la navette en provenance de Bonheurie amorce leur croisement à mi-parcours et le pilote klaxonne, comme d'habitude.

Soudain, l'horizon explose dans un torrent de lumière, de météorites de feu, rougeoyantes, tournoyantes à l'infini du cosmos.

Le véhicule spatial où elle se trouve exécute un demi-tour rapide, serré sur l'aile, les réacteurs au bord de la rupture.

Les haut-parleurs grésillent et une voix sèche, synthétique, retentit :

« Le gouvernement informe les citoyens présents dans cet aéronef que, suite à un petit problème technique, ils seront convoqués ultérieurement pour effectuer leur quota de bonheur. Ils doivent donc rester impérativement à la disposition des forces de l'Etat et ce, jusqu'à nouvel ordre ».

Le lendemain, un communiqué, signé URBI et ORBI, court sur les ondes :

« Nous, les armées de l'ombre, l'Union des Résistants au Bonheur Imposé et l'Organisation des Résistants au Bonheur Imposé, revendiquons l'attentat du 15 août 2040, qui a anéanti la planète Bonheurie et son fallacieux complexe de loisirs, assujettis à la mise au pas totalitaire.

Nous tenons à préciser que l'explosion, parfaitement maîtrisée, a eu lieu entre le départ et l'arrivée des navettes, elle n'a donc fait AUCUNE victime.

En détruisant ainsi l'un des piliers de la dictature, nous voulons rendre aux citoyens de La Ville le libre accès à leur propre bonheur ! »

Désormais, elle sait où est son chemin...



## Libres (Véronique Rolland)

C'était une contrée isolée dans la campagne. Un coin tranquille où s'abandonnent les ruisseaux. Perdue au milieu des pâturages, on distinguait pourtant une bâtisse aux murs blanchis. Dans la chambre la plus haute, des enfants chahutaient. A travers l'immense pièce mansardée, de fines poussières de plumes virevoltaient dans le rayon de lumière qu'offrait ce matin d'été. Une bataille de polochons. C'était bien la seule injure faite à ce début de journée si serein. La seule ?

A moins d'une lieue de là, on percevait le martellement des sabots d'un vigoureux cheval. Le chemin de pierres chahutait aussi la petite carriole à deux roues qu'il tractait. Mais l'homme à son bord s'en moquait. Il portait un costume sombre, des gants de cuir et un haut de forme en feutre noir. Il menait d'une main experte son attelage en direction de l'auberge.

Dans leurs chemises de nuit immaculées, la vingtaine de bambins riaient depuis l'aube. Ils étaient du même âge. Certains, encore perchés sur leurs lits, projetaient leurs oreillers depuis une forteresse improvisée. D'autres défendaient devant les fenêtres ouvertes leur place au soleil. Tout à coup, une corne de brume s'imposa sur le brouhaha ambiant. Les gosses s'arrêtèrent de jouer, attentifs à la longue plainte. A l'instant précis où elle prit fin, les chemises blanches s'animèrent. La vibration raisonnait encore dans l'air, quand les enfants s'engouffrèrent dans la montée d'escaliers. Il était l'heure. La vague enfantine avala les deux étages de la maison et finit sa course dans la spacieuse salle à manger. L'homme au teint blafard les y attendait, assis, son haut de forme retourné sur ses genoux. En l'apercevant, les regards se croisèrent mais chacun prit place autour de la table dans un silence religieux.

L'homme observa l'assistance, puis tendit sans compassion son couvre-chef à l'enfant le plus proche. Dans le chapeau, des dizaines de petits bouts de papier pliés en quatre s'offraient à lui. Il savait qu'il devait choisir. Il retint son souffle et plongea sa main tremblante dans le néant pour saisir celui que le destin lui réservait. Il le déplia, lu mentalement ce qui y était inscrit et le déposa devant lui. A peine avait-il passé le relais à son voisin que la table se souleva brusquement, renversant le chapeau et tout ce qu'il contenait. Dans un même élan de vie, les enfants se ruèrent vers l'extérieur bousculant l'intrus hébété et piétinant ce qui restait de son couvre-chef. Les chemises innocentes s'évaporèrent dans la campagne créant dans leur fuite un fantastique courant d'air. C'était suffisant pour happer le seul petit papier déplié. Il s'éleva alors doucement au dessus des pâturages,

tournoyant comme une feuille d'automne. Puis, manquant d'air pour poursuivre sa route, il s'échoua sur les eaux limpides d'un ruisseau tranquille. L'onde claire le berça un instant avant de l'engloutir, diluant dans sa source ce qui restait des mots écrits à l'encre noire.

## **Comme elle l'aimait !** (Andrée Budillon)

Elle l'aimait tant !

Elle, fille de petits commerçants, Lui, héritier d'une grande famille de propriétaires terriens.

Depuis toujours Elle l'aimait en secret, jusqu'au jour où Il s'est déclaré. Son cœur a alors sauté de joie, il battait la chamade. Elle travaillait dur toute la journée et le soir, devant son bureau, elle noircissait en secret, des pages de petits carnets dont elle détachait les feuilles, les pliait et les déposait dans un canotier caché dans son bureau. Dans le chapeau des dizaines de petits papiers pliés en quatre racontaient ses espoirs, ses bonheurs, ses doutes, ses peines, elle écrivait tout sur cet amour qui la submergeait :

« Mon grand chéri, quand tu m'as dit que tu m'aimais, ces paroles m'ont faite tressaillir, elles ont embaumé tout mon être et mon cœur, car alors, cet amour qui était en moi et que je faisais taire, n'était donc plus seul mais à l'unisson du tien. »

« Mon amour chéri, comme je suis contente de t'avoir vu ; comment te dire la joie causée par tes visites ! Te voir quelques instants est une lumière dans mes ténèbres. C'est comme une pommade que l'on étale sur une plaie qui saigne et qui fait mal. Mon bien aimé je te quitte pour ce soir sur ce papier, je te serre bien fort dans mes bras.»

« Mon amour très cher, je ne t'ai pas vu aujourd'hui, il me semble que le soleil s'est caché pour moi. La journée a été longue et pénible ! Quand je ne te vois pas, je suis toute perdue. Mais qu'importe, mon cœur conserve ton image et ton amour. Que mon cœur est donc pris par toi !»

Mais lorsque pour Lui, la volonté de sa famille passe devant les élans de son cœur, l'amour s'affaiblit. Elle sent qu'IL prend un peu de distance :

« Mon très cher amour, il me semble que tu es comme la barque qui s'éloigne du rivage, tu te laisses aller comme elle, loin de moi. Tu te fais rare et mon cœur se serre. J'essaye de mon mieux de ne plus penser à toi, mais hélas, je n'y parviens pas. Quelle malédiction ! Je pense que je ne m'habituerai jamais à la pensée que tu ne m'aimes plus. Je t'embrasse et te serre bien fort dans mes bras. »

« Mon grand chéri, ta famille avait peur de cette mésalliance qui ne plaisait pas. Je n'étais pas pourvue de tous les dons et surtout pas de tous les biens ! Pauvreté et grandeur ne vont pas ensemble aussi bien qu'orgueil et bonté. Dans ce monde où nous sommes tous biens petits, que l'on soit comme chez toi ou comme moi qui suis bien seule hélas, devant l'éternel on est tous à égalité ! »

Elle sait qu'on veut qu'une autre usurpe Sa place dans le cœur de celui qu'Elle aime plus que tout :

« Ton amour pour moi, ils te l'ont peut-être enlevé, mais le mien pour toi, personne ne pourra me le prendre ni me l'enlever. J'aurais donné même ma vie pour toi si cela était nécessaire. Adieu mon amour perdu. Aurai-je le courage de supporter cette épreuve si terrible ? J'espère. »

Elle ne peut parler à personne de son infini désespoir, cet amour était Leur secret (et un peu celui de sa famille à Lui). Dans son immense désarroi, le soir dans son bureau, sur ses petits papiers, Elle écrit des mots et Elle crie les maux qui lui font si mal et qui la déchirent :

« Pourquoi mon Dieu, avoir réuni nos deux cœurs pour les séparer à jamais ! Mais il faut vivre malgré tout. Que mon cœur saigne et que la tempête qui est en lui, souffle comme le vent ce soir ! »

La vie est ainsi faite avec ses tristesses, ses malheurs, ses injustices. C'est la méchante vie de ceux qui ne sont pas nés pour avoir leur part de bonheur !

## Le reflet du passé (Sheherazade)

Il suffirait que je me taise et que je réussisse à enfouir leur souvenir dans les recoins les plus secrets de ma mémoire, peut-être alors ma conscience me laisserait en paix, je les oublierais comme eux m'ont oubliée depuis longtemps ou du moins je ferais semblant mais les ombres du passé reviennent inexorablement me hanter...

Je fis leur connaissance en Provence pendant l'été 2002. J'avais déniché un petit camping, éloigné de tout et perdu dans la campagne, pour panser mes blessures. J'avais choisi un emplacement en retrait, tout au bout du camping, là où personne ne risquait de venir rompre ma tranquillité. Un après-midi, au retour d'une promenade solitaire, je découvris avec stupeur une tente à quelques mètres de la mienne. Finis mes rêves de solitude et de sérénité ! Pourtant il me suffit à peine de quelques jours pour sympathiser avec mes voisins et partager avec eux des soirées animées ; un jeune couple charmant, en apparence idéal, qui aurait ému et attendri même un misanthrope : elle, d'une beauté troublante, ressemblait à ces odalisques du temps passé, dont les corps parfaits rayonnaient de grâce. Lui, doté d'un physique plus ordinaire, semblait avoir sur elle une emprise que je m'expliquais mal mais depuis longtemps j'avais renoncé à élucider les mystères de ce que l'on appelle l'amour.

Il était délicieux pour l'écorchée que j'étais alors, de faire une trêve, de reléguer au loin la violence qui avait jalonné ma vie ces dernières années et de retrouver un semblant d'insouciance au contact d'un jeune couple, qui n'en était encore qu'aux prémices de l'amour. La veille de leur départ, nous fêtâmes notre dernière soirée, en compagnie de quelques jeunes campeurs qui s'étaient joints à nous et qui ne tardèrent pas à s'enivrer. Ennemie invétérée de l'alcool, je décidai de regagner ma tente. Quelques temps plus tard, sur le point de m'assoupir, j'entendis près de moi des pleurs violents et des gémissements. C'était elle, elle était ivre mais je reconnus sans hésiter sa voix rauque et sensuelle, entrecoupée de sanglots, qui répétait inlassablement : « C'est la deuxième fois qu'il me frappe ! ». Immobile dans le noir, les yeux grands ouverts, j'étais le témoin involontaire et impuissant de ces confidences désespérées. Du fond de mon être, mon passé remontait à la surface et rejaillissait pour me plonger dans un néant d'amertume. Les images s'enchaînaient en moi avec une force insoupçonnée, tandis que les scènes défilaient sous mes yeux, semblables à une farandole macabre : le couteau de cuisine qu'il pointait vers moi et qui se rapprochait, ses mains sur mon cou qui serraient, la peur qui montait, insidieuse et la sensation, pendant ces effroyables corps à corps, de n'être plus qu'une marionnette disloquée ...

Et puis soudain le silence de la nuit qui retombe, les pleurs qui cessent... Je n'entendais plus que les battements désordonnés de mon cœur, qui couvraient même le chant des grillons et le bruissement furtif des feuilles qui palpaient sous la caresse du vent. « Il faut que je lui parle, il faut que je trouve le moment propice où elle sera seule, où je pourrai la prévenir... Il faut qu'elle parte, avant qu'il ne la détruise... Il recommencera, ils recommencent toujours... ». Des heures durant, je cherchai au fond de moi les mots justes, les mots vrais, les mots forts qui pourraient la sauver de l'indicible. Je sombrai à l'aube dans un sommeil agité et profond. Au matin, lorsque je me réveillai, je découvris leur emplacement vide, leur tente avait disparu.

Je ne les revis jamais...

Un an plus tard, je composai par mégarde leur numéro de téléphone que j'avais conservé sans véritable raison. Ce fut elle qui décrocha. La voix vibrante d'émotion et de fierté, elle m'annonça qu'elle allait se marier au printemps. C'était le moment ou jamais de parler... J'attendis une seconde de trop... Je me tus, sans doute par lâcheté mais aussi parce que je savais déjà qu'il était trop tard : la machine destructrice était en place.

## **Dans mon chapeau** (Marie Scanella)

Il me suffirait de me taire mais je ne fais que parler.

Je parle de tout, de rien... de vous, de moi, de nous.

Je parle tout le temps par tous les temps. Du temps qui passe, du temps perdu, du temps gâché, du temps promis, du temps que j'ai et de celui que je n'ai pas.

Dans mon chapeau, des dizaines de petits bouts de papiers pliés en quatre sur lesquels sont notés mes envies, mes projets, les choses que je voudrais dire et celles que je n'ose pas. Les choses à faire, les secrètes, les intimes... les choses des autres, de vous, de moi, de nous.

Dans mon chapeau, il y a de tout.

Je pense tout le temps par tous les temps, et mes idées je les ai pliées en quatre pour ne pas qu'elles s'envolent, pour les garder prisonnières.

Pourquoi me diriez-vous ? Dans mon chapeau, il n'y a que moi qui ai la clé. C'est vrai, mais comme je l'ai dit plus haut, il me suffirait de me taire et comme j'aime parler, je parle de mes projets, de mes envies, de mes idées à vous, à eux, à nous.

Après cela, les mots ne m'appartiennent plus. Certains papiers se sont dépliés, certaines idées se sont effacées et d'autres envolées, je n'arrive pas à partager.

Pourtant, il me suffirait juste de me taire et ainsi mon monde secret y serait toujours noté. Toujours inscrit sur mes petits bouts de papiers, semblables à des ailes de papillons fermées et qui s'ouvriraient au gré de mes pensées.

Ah... il me suffirait juste...

## **Il y a si longtemps...** (Louise Bigot)

Il me suffirait de me taire, de rien révélez, de laisser le temps s'emparer de tout les secrets.

Il était là, devant moi, les yeux mis clos. Ses cheveux blonds lui tombaient en mèche sur son visage. Il ne restait rien de l'enfant que j'avais connue ... Sauf ses yeux d'un bleu si profond et si pure que l'on pouvait y lire à l'intérieur, comme dans un grand livre ouvert, enfouit sous d'innombrables sentiments.

Il était mon frère cadet depuis bientôt quinze ans. Il avait grandi depuis.

Il me suffirait de me taire. Pour lui. Pour le laisser vivre. Vivre. Ce simple mot m'envenime comme du poison .Pendant toutes ses années, il n'était resté que cette intense envie. Vivre. Quand nos parents nous ont caché, qu'il n'était encore qu'un nourrisson, ce sentiment m'animait plus que tout, moi, une simple fillette de quatre ans.

Je me rappellerais toujours ce soir d'hiver, il y a quatorze ans. Nous nous réchauffions autour du feu dans notre appartement, rue Molière, quand ils ont frappé deux coups secs contre la porte. Notre mère m'a attrapé par le bras, serrant mon jeune frère de toutes ses forces contre son cœur. Elle nous a enfermés dans le placard à balais, en bas de l'escalier des bonnes. Ses yeux emplis de larmes me suppliaient. Laisse le vivre, il n'a pas besoin de savoir la vérité, d'endurer ce que toi tu as enduré.

C'est le dernier souvenir que j'ai eu d'elle. Survivre. Et ne rien dire. Taire mes pensées les plus profondes ... pour survivre. Une ultime volonté que je ne respecterais pas. Il a le droit de savoir.

Il est là, allongé devant moi. Je le réveil d'un coup de coude. Il gémit et se retourne. Je prononce son nom en un souffle, tendrement, doucement. Il baille un instant, s'étire et s'assoie en tailleur sur le bord du lit. Il me regarde, les yeux grands ouverts, encore emplis de fatigue. Je lui temps simplement un vieux bout de carton jaunie. Il l'observe un instant. Ses pupilles, à l'affut parcourent mon seule souvenir d'avant. Le sien aussi. Il ne semble pas comprendre. Pourquoi faudrait-il qu'il comprenne ! Soudain il blanchit, ses traits se tordent. Une unique larme tombe sur le sol, en un bruit, qui, dans le silence, devient fracassant.

Il m'aurait suffit de me taire.

Pour lui.



## **Sans titre** (Anonyme)

« Tu m'as dit que je devrais écrire. Alors j'écris. Ça tombe bien, j'en avais envie. Depuis longtemps je crois... »

J'ai commencé par lui écrire, et il s'est vite senti submergé, enserré dans mes mots, mes idées ou leur profusion, leur diversité. Tout je crois.

J'aime les mots, leur odeur, leur couleur et surtout leur musique. J'aime les mots des autres, tout simple ou façades. Je m'en sers pour me dire. L'idée est belle : exister à travers les mots, juste pour être témoin d'un moment.

Je ne veux pas que mes mots deviennent des pièges. Je veux des mots pour raconter la vie. Mais ils se bousculent, je n'arrive pas à maîtriser leur flot. Il me suffirait de me taire...

Silence ce soir. Plus un bruit. Mais ma tête est pleine de ces mots sans écoute ... Mes mots silence me pèsent, je ploie sous leur fardeau. Ils sont lourds de l'amour que je porte et qui m'étouffe. Le silence partout, refuge mais aussi miroir : mes mots se heurtent contre ses parois, se renvoient, repartent, reviennent... Je les laisse alors s'envoler sur le papier, je les libère. Je vais les ranger sur l'encre et ils pourront choisir leur place. Ils iront où ils voudront, je ne choisis plus pour eux...

Mon silence n'est pas calme. Il te manque la confiance pour m'entendre. Plus un bruit. Je m'efface. Je n'ai plus d'ancrage, je repars à la dérive, au gré du vent. Mon chemin de nulle part qui m'offre tous les possibles...  
Musique !

## **Dans le chapeau, des dizaines de petits bouts de papier...** (Laurent Jannon)

Oui, ils y étaient enfin, les 32èmes de finale, l'entraîneur était ravi, mené 2-0 à la pause, il n'aurait jamais pensé qu'en faisant rentrer ce jeune qu'il n'avait jamais aligné dans l'équipe type, le score avait évolué de la sorte, 6 buts pour ce seul remplaçant pour 1 but pris en 20 minutes de jeu, oui, ce joueur était passé d'inconnu à pffiu, populaire en un match, 30 minutes de jeu pour lui, c'était incroyable, et il était là, invité surprise de ce tirage au sort, devant lui, dans le chapeau, des dizaines de petits bouts de papier pliés en quatre, on lui banda les yeux, et il entama sa quête, identifié les 32èmes de finale, les flashs fusait sur les photos présent par les journalistes pour ce tirage au sort si rondement mené car il y avait beaucoup de match intéressant, des matchs alléchants,...

## **Sans mot** (Valérie Curtil)

Lucie vit depuis de nombreuses années avec son mari. Ils se côtoient, simplement, sans haine ni rancœur, mais sans amour. Trop de blessures, de chagrins et de silences ont eu raison des sentiments qu'elle lui portait. Un voile de tristesse a assombri son regard.

Lucie cultive des plantes aromatiques qu'elle vend à l'herboriste du village. Avec sa petite pension, cela lui suffit pour vivre. Elle n'a pas de gros besoins et son seul plaisir est d'aller au cinéma une fois par semaine.

Son terrain cultivé est situé à quelques kilomètres de sa maison. A la belle saison, Lucie préfère ne pas prendre sa voiture et s'y rend en passant par la forêt. Elle aime faire à pied ce chemin.

Lorsque la chaleur de l'été est écrasante et qu'elle s'enfonce dans le sous-bois frais, Lucie a parfois la tête qui lui tourne un peu. C'est la même sensation que lorsqu'elle pénètre dans une salle de cinéma. Le passage de la lumière intense à l'obscurité la trouble, comme si elle perdait le contact avec la réalité extérieure, comme si elle était dans un rêve.

Sur le chemin qui la mène à ses cultures, il y a des rochers qui forment une petite grotte. Elle n'a jamais pris le temps d'aller voir de plus près, mais elle suppose qu'elle n'est pas très profonde. A la sortie du bois, elle passe devant un petit chalet, loué chaque été à des vacanciers.

Ce mois d'août est caniculaire. Lucie se rend chaque jour sur son terrain pour soigner, pailler et arroser ses plantes... Aujourd'hui, la chaleur est insoutenable. Lucie marche lentement sur le chemin puis pénètre dans le bois. Elle ferme les yeux pour s'habituer à la pénombre. Elle distingue une silhouette. Lucie pense que c'est sûrement un locataire du chalet qui se promène. Ils se croisent au niveau de la grotte, sans vraiment se regarder ni se parler. Le soir, elle repense à lui. C'est un homme moyen, moustachu ou barbu, elle n'est pas très sûre, elle n'a pas bien vu.

Le lendemain, elle aperçoit à nouveau le promeneur dans la forêt. Il porte sous le bras un grand rouleau, peut-être est-ce un tapis, ou une couverture... ils se regardent discrètement, et continuent leurs chemins. Au retour, Lucie le voit encore, il semble déplacer une souche de bois... Elle est un peu intriguée mais fatiguée par sa journée, elle se presse de rentrer. Le jour suivant, elle traîne le pas et le cherche des yeux. Elle espère qu'il sera une fois encore sur son chemin. Effectivement, il marche dans sa direction. Il a les bras chargés : un énorme panier en osier d'un côté et une scie de l'autre. Il arrive à sa hauteur, la regarde avec douceur puis bifurque sans un mot vers la grotte.

De retour chez elle, Lucie ne cesse de penser à cet étrange inconnu. Elle ne comprend pas ce qu'il fait dans la forêt, ni pourquoi il transporte tous ces objets insolites... Demain, si elle le revoit, elle essaiera de lui parler...

Le lendemain, il est bien là, assis près de la grotte. Il la voit, il la regarde avec insistance, lui sourit, mais il ne répond pas au petit bonjour qu'elle lui lance. Troublée, Lucie n'ose finalement pas s'attarder.

Dimanche arrive enfin. C'est le jour où Lucie va habituellement au cinéma. Aujourd'hui elle n'en a pas très envie... Elle doit commencer la cueillette de la verveine pour l'herboriste et préfère donc se rendre sur sa plantation. Bizarrement, elle se fait belle et part à pied. Il fait toujours aussi chaud, elle pénètre dans la forêt... la tête lui tourne... elle cligne des yeux... elle avance... il est là... elle le trouve beau... il lui sourit, lui tend la main, l'incite à s'approcher... il ne lui parle pas mais l'invite à rentrer dans la petite grotte... il y fait un peu frais... Lucie ne sait plus très bien où elle est... son cœur bat très fort... ça fait longtemps qu'elle n'a pas ressenti ça...

Au centre de la grotte, une petite table et deux petits tabourets en rondins de bois sont dressés. Sur un napperon, deux verres de vin blanc et une assiette de toasts sont posés. Lucie regarde l'inconnu, elle comprend qu'il a préparé tout ça pour elle. Elle reste silencieuse... Il lui tend un verre, elle se sent bien...

Un peu à l'écart, à même le sol, il y a une natte recouverte d'une couette moelleuse. Lucie tremble un peu mais tout lui paraît simple, évident... il a les mains douces... il sent bon... il la déshabille lentement, l'embrasse sensuellement, et lui fait l'amour doucement, sans un mot...

Lucie ouvre enfin les yeux... l'homme lui sourit avec tendresse... il s'est rhabillé, et il lui tend un chapeau dans lequel se trouvent trois petits papiers pliés... elle en choisit un... le déplie et lit : « je reviens aux prochaines vacances »...

Lucie a des larmes plein les yeux,... après un dernier baiser, elle rentre chez elle... il le faut... Elle marche vite, sans se retourner. En sortant du bois le soleil l'éblouit, elle cligne des yeux... mais aujourd'hui, ses yeux sont d'un bleu intense... Pour la récolte de verveine, elle verra demain, ça peut attendre...

Le jour suivant, la grotte est vide et le chalet est fermé. Lucie n'est pas surprise. Elle se dit qu'il lui faudra être patiente..., qu'elle ira plus souvent au cinéma, que ça lui fera du bien. Elle ramasse ses plants de verveine et sur le chemin du retour, ne peut s'empêcher de s'arrêter à nouveau à la grotte. Il ne reste à l'intérieur qu'un léger parfum et sur le sol, deux petits morceaux de papiers pliés... Sur l'un est écrit « Pars avec moi » et sur l'autre « Adieu »... Lucie pense qu'elle a eu la main heureuse...

## Une vocation (Philippe Pech)

Morts de rire! Pliés en quatre, ils sont. Tous ces petits bouts de papier. Tous enfermés dans leurs certitudes, même pas chiffonnés. Mort de trouille quant à moi. La surprise sortira – t- elle du chapeau cette fois ci?

J'sais pas! Faut voir, faut voir quoi?

- a) la peine des rêves poussifs qui remontent à la surface?
- b) les désillusions contagieuses d'un monde à la Beyrouth?
- c) la souffrance d'un Bonjour Madame, c'est combien?

J'sais pas.

Face à cette urne si sombre j'ai le vertige. Tous ces petits bouts de 100 papiers si habilement organisés frétilent à qui mieux-mieux. Retenir mon attention, orienter mon choix. Gauche, droite, gauche, droite, un pas en avant, un pas en arrière. Mais comment veux tu, mais comment veux tu que je recule? Certains, féroces soldats, mugissent sur fond de campagne. D'autres, plus racoleurs, me susurrent : Tirez moi! Tirez moi! Une production Marc Dorcel.

D'autres encore dissimulent difficilement leurs maux bleu-marine tandis que les mots roses scandent à l'unisson: «Allons enfants de l'apatride».

Il y a les compulsifs, ceux qui ont tout à gagner à bien se vendre. Consommer plus pour être plus. !

Et puis... il y celui de Matilde, celle qui traite mes revenus. En C.D.I. (Centre Des Impôts) elle œuvre, discrète et méthodique. Une vraie Sainte. Faut pas y toucher.

Et tous les autres, encore et encore, sous la voute toute la sainte journée, qui ne font rien qu'à voler ma Vie. Pourtant le jeu est clair. Il faut choisir! Pas le droit de m'abstenir ? Qu'à ma tête n'en faire ?

Pour cela il me faudrait des certitudes, redevenir un Acnéo-lescent.

J'sais pas.

A vrai dire je n'ai jamais su. Pour savoir il faut être, avoir des convictions, pris des engagements.

Perso je n'ai jamais été, j'ai toujours fait semblant.

«Alors on dirai que je serai Batman, Superman ou bien même Mythoman. Le Rodin ressuscité, Le Pavarotti de la Star'Ac...». Fantasque ils disaient de moi. Peux mieux faire, qu'ils disaient aussi. Je vous emmerde, j'aurai aimé répondre. Vertige. Pauvre avatar d'avorton qui rêve sa vie par procuration.

Morts de rire, tous ces petits mots qui se bousculent, tournent et retournent, dans la foule qui nous entraîne.

Si seulement, MAIS-SI-SEUL-E-MENT il y en avait un, un seul qui ne porte aucune vipère en son sein. Un seul que je déploierai et il n'y aurait rien.....

Rien d'autre qu'une subtile trace de pliure, une ombre légère dans la page vierge. Juste de quoi m'accrocher aux marges du monde et respirer. Souffler dans le vent, siffler sur la colline.

Fantastique disaient ils, mais saperlipopette il est où cet enfoiré de magicien?

Ah ces artistes! Jamais là quand on en a besoin.

Faut que tu te décides. Après tout, que risques-tu. Inspire et lance-toi. Un peu de courage que diable. Vertige. Mes mains tremblent, le cœur en vrac, la vue qui s'brouille, la rate qui s'dilate.

C'est le grand saut. J'ai même pas vu d'élastique.

Je plonge dans cette gueule béante. Stetz !!! m'écrie je dans le fol espoir de reprendre la situation en main. On se croirait à Médrano. Cela y est, je touche le fond. Même pas mal,... à ma grande surprise. J'entame la remontée. Lentement, très lentement. D'un moment à l'autre le piège peut se refermer et me happer à tout jamais. Respire! Entre le pouce et l'index, ne se débattant qu'à peine, l'objet de mes affres s'abandonne. Je le déplie à moitié. Mon front Niagarise un max. Plus un poil de sec. L'autre moitié maintenant, la plus perfide. Un dernier effort avant l'impression finale et je lis. «ON NE NAIT PAS VIVANT, ON LE DEVIENT»

(Lola Lafont – De ça je me console - page 150).

J'm'écroule.

C'est fini.

Respire!

## **Des oiseaux sans cage** (Muriel Barkats)

Dans le chapeau, des dizaines de petits bouts de papier pliés en quatre ont disparu. Sur le parquet, des vêtements gisent négligemment de la terrasse au salon. Dans la chambre grande ouverte, un homme se tient debout, nu, dans les premiers rayons du soleil. Face au pied du lit, il regarde la femme qui a si bien épousé son torse cette nuit. Il est bouleversé par la plénitude et l'harmonie qui l'enveloppe ce matin. Cependant une ambiguïté taquine le seuil de son émoi. La fuite le guette mais le désir de garder le trésor qui dort sous ses yeux le gagne.

Elle, allongée sur le ventre, le drap enroulé autour d'une jambe la couvre jusqu'aux creux des reins. Sa respiration est lente, tranquille à peine perceptible. Elle hésite à se réveiller. Elle se sent observée. Les paupières closes elle choisit de se laisser contempler comme un tableau. Elle se sent belle et aimée tout particulièrement ce matin. Elle continue à s'offrir à l'homme de son cœur, en feignant le sommeil pour nourrir cette communion silencieuse.

Sans la quitter des yeux, il s'imagine lui dire des mots, des phrases, son amour. Il refuse d'être trop banal avec la peur de devenir trop pressant. « Il me suffirait de me taire ! » pensa-t-il en pivotant vers la salle de bain. Le silence des hommes est bien reconnu.

Elle entend l'eau couler, s'étire, l'humeur mutine, un oeil à peine entrouvert. L'envie de le rejoindre, là, de suite, la saisit. Elle le surprendrait derrière la porte vitrée. Elle se collerait à son dos, le visage entre ses omoplates, les bras autour de son torse. Heureux, il se laisserait faire, la tête jetée en arrière ses mains accrochées aux siennes. Non, elle n'ose pas s'écouter. Elle se retient en tirant les draps d'un coup sec sur sa poitrine. Elle ne veut pas l'envahir. Trop d'émotion, elle frissonne. Elle aimerait rester à ses côtés. Elle ne sait pas comment le lui dire avec la peur d'agir trop vite. « Il me suffirait de me taire ! » songea-t-elle un instant pour calmer son ardeur. Ainsi, elle le laisserait mener la danse en l'inspirant d'un sourire pour le suivre pas à pas.

Soudain, l'homme s'est approché d'elle, une serviette de bain nouée à la taille. Les yeux brillants, ils se sont souri. Il s'est assis au bord du lit. Il a caressé délicatement son visage, son cou, son épaule. Elle s'est lovée autour de ses hanches. Une joie naissante au plus profond de leur cœur les bascula sous les draps. Des éclats de rire et des dizaines de papiers pliés en quatre s'envolèrent comme des oiseaux sans cage.

## **Tais-toi** (Alain Boux)

Outre des sursauts, mon besoin compulsif de « communication » avec mes voisins de classe m'a valu quelques ennuis au début de ma scolarité. Ignorant qu'il vaut mieux se taire sur ce qu'on ignore, et surtout qu'il ne faut cesser de se taire que si ce qu'on a à dire vaut mieux que le silence, j'ai beaucoup parlé. Les années ont passé, mes plaies ont grandi avec moi, en silence. Puis, elles ont commencé à parler, confusément, ce qui limitait le dialogue. Quand j'ai été en âge de les interroger, timidement j'ai frappé à la porte de la caverne. Soyons franc ! Je n'ai fait que passer la tête dans l'entrebâillement ! Peut-être la peur de me vautrer sur le divan de l'introspection et de devenir un virtuose solitaire du drame intérieur, ou la crainte, à force de creuser, de sauter sur une mine antipersonnel ! A moins que ce ne soit l'angoisse de s'affaisser comme une marionnette cassée dont les yeux seraient tombés à l'intérieur... Alors, j'ai emprunté d'autres chemins, dictés par l'action et la rencontre, et j'ai continué à parler, pour faire taire la peur. Longtemps. Et aujourd'hui je me dis, dans une dérisoire flambée crépusculaire : « Allons courage ! Il est tard, mais tout n'est pas perdu ! Il me suffirait de me taire, puisque parler n'a servi à rien. » Se taire ? Tout simplement ? Etouffer cette parole saturée de vacarme et soumise à l'instantané du «quoi de neuf ? » Se mettre à l'abri de ce «tout communication» qui répand dans le monde entier le règne de «Twitter», c'est-à-dire du gazouillis ? Refuser ce langage menacé par une surenchère de visibilité et de lisibilité immédiate voué à une communication univoque, uniforme, une écholalie généralisée qui fait le jeu d'une misère symbolique triomphante ? Est-ce possible ? Oui. A condition d'explorer le silence. Le silence peut effrayer quand il laisse parler l'informulé. Ne rien dire, c'est la possibilité de construire ses terreurs, de s'y installer et de devenir un pantoufflard du vertige. La folie est un chagrin qui n'évolue plus. Mieux vaut se fabriquer un mensonge tapageur, chercher l'illumination bavarde d'une évasion qui vous jette sur une fausse piste, mais dont il reste le sentiment d'avoir ravi à l'inconnu quelque chose de réel. Pas si facile. Car parfois, on vacille, on réalise que la source de notre équilibre n'est pas en dehors de nous et que parler, parler, jusqu'à ce qu'on ait enfin trouvé quelque chose à dire est épuisant, car c'est parler pour être ailleurs. L'obsession de l'ailleurs, c'est l'impossibilité de l'instant. Il faut prendre le risque de pousser la porte intérieure, d'écouter le silence, si on veut avoir une chance de s'offrir une éclaircie fugitive sur l'être, sur l'existence. Si elle décide d'aller au-delà du bavardage insignifiant, la parole doit se donner la possibilité de retourner au silence du dialogue intime qui crée sa richesse. L'art parle parce qu'il est muet : lire un poème, l'écouter dans la rêverie de l'âme, c'est réifier ses mots qui reposaient dans leur linceul de papier, c'est animer deux cœurs.



« L'innutrition » dont parlait Du Bellay. La poésie, la musique, l'art en général, la littérature, posent la question de leur rapport au silence. Le verbe et le silence final s'ancrent dans le silence initial, celui du « dégageant » qui dit non à la banalité. Rimbaud écrit dans « Enfance » : « Je suis le maître du silence », et cette voix du silence fut la plus tonitruante de la poésie... Rimbaud, c'est le silence du vent coléreux interrompu par quatre années de parole poétique. Vermeer lui, nous peint le rêve silencieux du mirage parfait de la réalité : la fenêtre entrouverte va se fermer sur un monde clos, où tout repose en soi-même, où le soleil tourne doucement sur le mur, paisible, avec la régularité patiente de l'heure. Mais son silence qui rejoint le nôtre dans la pénombre de la chaumière natale, lui donne vie, donne la parole au verbe vivant : pas celui qui parle pour ne rien dire, mais celui qui permet d'appareiller pour des clartés spirituelles, sources infinies de nouveaux voyages et de rencontres insoupçonnées. Si je n'avais pas écouté Céline dans « Voyage au bout de la nuit » qui écrivait : « on ne sera tranquille que lorsque tout aura été dit, une bonne fois pour toutes, alors enfin, on fera silence et on n'aura plus peur de se taire. Ça y sera. » (Folio 28, p.327), je n'aurais pas, face à cette échéance infinie, désespéré d'être en paix, je n'aurais pas lâchement différé le « il me suffirait de me taire », et je n'aurais pas continué avec application à dire tout et n'importe quoi !

## Sans titre (Pierre Mathieu)

Mon instituteur me le disait souvent : Pierre, il ne faut pas oublier de mettre un verbe dans tes phrases. Pierre, tu dois faire attention au complément d'objet direct. Pierre, le passé simple aurait mieux convenu que l'imparfait. Il faut dire que j'avais un problème avec le stylo et la feuille de papier. L'écriture c'était pas mon truc.

Plus tard, quand j'étais dans une école spécialisée, j'ai bien appris à faire des rédactions. Mais mon école était spécialisée... dans la chaudronnerie. Je vous laisse imaginer les progrès que j'ai pu faire ! L'avantage c'est qu'à défaut de bien maîtriser le stylo je suis devenu à l'aise avec le marteau et l'enclume.

A la maison, c'est Annie, ma femme, qui écrit bien. C'est normal elle a fait le lycée. Elle a même suivi une classe pour passer un bac L. Il paraît que c'est le genre de bac qui vous apprend à bien écrire.

Alors vous pensez ! Moi avec mon CAP de chaudronnier.

C'est pour ça que j'ai pas dit à Annie que j'allais écrire quelques mots pour «Livres à vous». Elle se serait moquée de moi, elle qui est encore obligée de rédiger mon courrier.

Mais surtout J' voulais lui faire la surprise. Vous vous rendez compte? Mon texte lu à haute voix devant des dizaines de personnes silencieuses et attentives. Mes phrases écoutées religieusement dans l'autre de la culture qu'est le Grand Angle de Voiron? Et peut-être même que parmi ces gens-là il y aura mon instituteur de quand j'étais gosse.

En plus tous les textes seront publiés dans un recueil et chaque auteur en recevra un exemplaire. C'est bien la première fois qu'on dira de moi que je suis un auteur.

Alors là, Annie pourra être étonnée; et surtout fière de moi.

Le texte ne doit pas dépasser une page ? Tant mieux ! Je dirai que ça m'arrange.

Mais panique à bord ! J'apprends qu'il doit comporter obligatoirement la phrase suivante : Il me suffirait de me taire. Alors là, c'en est trop ! Il faut quand même pas exagérer. Ecrire c'est déjà un obstacle; mais écrire avec des phrases qu'on choisit pas c'est un obstacle insurmontable. Et tout ça pour faire comme une dame qui écrit des livres et qui s'appelle Carole Martinez.

Bon! Tant pis! Je renonce.

C'est mon voisin qui avait raison. Il m'avait prévenu :

«Pierre tout ça c'est pas pour toi! Qu'est ce que tu vas t'embêter à écrire. T'as qu' ça à faire? Laisse donc cette affaire aux intellectuels. Surtout que ce soir il y a un match de foot à la télé».

## **Angela** (Anonyme)

Dans le chapeau, des dizaines de petits bouts de papier pliés en quatre. Mon tour arrive. Sans enthousiasme, je me lève, me faufile au bout de la quatrième rangée de sièges, et remonte l'allée centrale. Un dernier coup d'œil à Angela, qui observe la scène depuis le balcon, et je plonge ma main dans les papiers. J'en saisis un, le sors, et le montre, toujours plié, à l'assemblée. Mon cœur cogne dans ma poitrine, mes jambes tremblantes peinent à me soutenir, mais pourtant je dois continuer. Délicatement, plus pour retarder l'échéance que pour éviter de le déchirer, je déplie le morceau de papier. J'en profite pour me remémorer les événements qui m'ont conduit ici. Je suis arrivé sur l'île douze ans plus tôt. L'agence de voyage m'avait vendu un aller-retour en avion et quinze jours de villégiature sur ce petit bout de terre désert perdu au milieu du Pacifique. Le sable blanc, l'eau turquoise, le ciel éternellement bleu, un vrai petit bout de Paradis sur Terre. Ce que ne m'avait pas annoncé l'agence, c'est qu'un dictateur plus fou que les autres déclencherait une catastrophe nucléaire (presque) globale, et que je me retrouverais coincé sur ce qui est peut-être un paradis pour deux semaines, mais assurément pas pour plusieurs années, coincé sans ravitaillement possible entre le personnel hôtelier paniqué, et les riches touristes américains hystériques.

L'Enfer, donc ? Non, grâce à Angela. Je l'ai rencontré sur l'île, peu de temps après mon arrivée. Nous nous sommes croisés sur la plage, et dès le premier regard nous savions que nous étions faits l'un pour l'autre. Unis par cet amour dont on croit qu'il survivra à la fin du monde, comme tous les amours naissants. Sauf que nous, nous l'avons vraiment fait. Et que les anges ne vivent pas en Enfer.

Depuis, nous vivons aussi isolés que possible, mais sans toutefois pouvoir nous soustraire aux travaux communautaires. Notre survie à tous dépend de notre solidarité. L'amour et l'eau fraîche, ça ne fonctionne que dans les contes pour enfants, et je ne suis plus un enfant depuis trop longtemps. Et, quand après les travaux agricoles et le bricolage, vient la soirée mensuellement organisée par Mrs Ainsworth, veuve d'un riche banquier New-Yorkais, pour distraire les femmes en faisant réaliser aux mâles de l'île de mini-spectacles dont le thème est tiré au sort dans un chapeau, je suis là, au milieu de mes nouveaux concitoyens, un petit bout de papier à la main. Trente minutes pour préparer ma représentation, c'est la règle. J'ai bien une idée, mais je ne sais pas si elle satisfera l'audience. Pour « Théâtraliser votre plus belle histoire d'Amour », thème pioché ce soir, je pourrais me tenir debout, immobile, et plonger mon regard dans les yeux verts d'Angela, là-haut, au balcon. Et alors, pour exprimer avec les mots les plus justes la puissance de ce qui nous lie, il me suffirait de me taire...

## **Il suffirait de me taire** (Calou)

Il me suffirait de me taire. Si ma bouche est close, mon cœur saigne et mon corps crie. Si j'ouvre mes lèvres, mon âme s'épanche et mon être est submergé. La douleur cherche une issue, elle remonte à travers mes veines et attend d'être saigné, elle suinte par les pores de cette misérable chair et transpire, nauséabonde, dérangeante. Si je tais mon mal, Il me vaincra. Si je dis ma souffrance, elle m'emportera. Il me suffirait de me taire, me taire suffirait t'il ? cela suffit de me taire .J'ai fermé ma gueule, j'ai muselé mes lèvres, avorté les sons, j'ai tué mon cœur, j'ai tué les mots, pour ne pas souffrir, taire . Je me suis terré, enterré. J'ai tué, j'ai enfoui, enseveli, j'ai muré, j'ai mis à mort la douleur : mon cœur était mort .Qu'as tu fais pour le réanimer! Je suis vivante et cela fait mal. Ces mots tus, motus, maux cachés, bouche cousue, je les croyais enfermés à jamais dans un secret tombeau, ma geôle adorée. J'ai murmuré, s'est échappé comme un filet d'air, un soupir, une aspiration, une envie .... J'ai dis une autre vie. Une faille dans le bel ouvrage, une fissure de la meurtrissure. Jamais je n'eus voulu connaître cet émoi que ce cœur décousu rien qu'au son de ta voix. D'un Dieu, un autre, du meurtrier au bourreau, c'est en croyant me libérer que je suis de nouveau enchaînée. LIBERTÉ, miroir illusoire de vie, que se cache-t-il derrière tant de promesses ? Cela n'a pas suffi de me taire, le cœur a pris la parole, les mots ont abondé, débordé, soudain, tel un raz de marée : La raison noyé par la passion. Le cœur s'est allumé, embrasé, tel un feu dévorant : Le désir illuminé d'illusion. Ces maux ont enflammé les mots et ont brûlé mon âme. Ces paroles entravées, liées se sont échappées, elles se sont envolées en cherchant le sommet. À peine pris son envol que déjà le filet s'abat et l'emprisonne ; Libérer pour mieux le mettre en cage : cœur plumé, cœur déchiré. Si mon cœur aime mon corps désire mon âme saigne tout mon être soupire. Si mon amour s'exprime que rien ne le réprime ne pourra subsister que pure félicité .... Folie !! Nous dit la tragédie de ce bel amour interdit.

## **Lecture publique** (Marie-Christine Clor)

Pathétique ! Je suis pathétique... Pauvre clown nu prêt à tout pour avoir un public.

Parlons-en de ce public !

Encore une idée de politicien : « Il faut investir les espaces publics, aller à la rencontre des gens dans leurs lieux de vie... », a-t-il bouffonné plein de fausses certitudes.

Et me voilà au bar-tabac « Chez Jeanine », rue du Mont Cenis, Paris 18ème, à l'heure de l'apéro du soir, devant une bande soiffards aimantés au zinc.

« Il faut apporter la culture partout, créer la demande... », a-t-il répété.

Et moi – eh oui, il faut bien vivre – je m'exécute, trop heureux dans le fond de pouvoir investir à nouveau un texte, un rôle, une mission.

Quel texte pourtant !

Il me suffirait de me taire pour me laisser emporter.

Mais les verres s'entrechoquent, le flipper « tilte », les voix avinées déclinent crescendo ces fameuses brèves chères à Gourio...

Et lui dans le coin là-bas, avec une fraise transgénique en lieu et place du nez, qu'est-ce qu'il me veut ?

Il approche : je vais sous peu me retrouver sur le trottoir sans cérémonie...

...

- Monsieur, s'il vous plaît, ce livre, vous me le prêteriez après votre lecture?

## **Mots à mots** (Dominique Osmont)

«Il me suffirait de me taire»

pour qu'enfin,  
tu poses à terre  
tes mots bagages  
tes mots barrage,  
Au creux du je,  
tous les enjeux.

Ces permissions de dire  
que tu n'accordes qu'aux nuages;  
ce gage serait précieux  
parce qu'il t'engage  
par-delà de toi.

Il me suffirait de me taire  
pour que tu allonges les mots d'été,  
saison des mots perdus,  
des murmures alanguis.

Ce que tu tais,  
ces mots d'hier tu les dirais  
en rangs serrés contre la nuit.  
La fin du jour annonce ton arrivée,

j'ai bien rangé, classé, ordonné  
ce qui me vient,  
ces cascades que je déverse  
en flots futiles,  
ces verbes inutiles,

maintenant je vais partir et en rentrant tu trouveras

« Dans le chapeau, des dizaines de petits bouts de papier pliés en quatre...»

## L'orage (Josselyne Lazzarotto)

Ambiance lourde, irrespirable... Chaleur incandescente d'un four de céramiste... Pas le moindre souffle d'air... Gros nuages chargés d'électricité... Nul gazouillis d'oiseau... Les mouches ont suspendu leur vol... Nature en transit, en attente. Vie tendue, silence total.

Deux jours qu'ils supportent ce climat, cette atmosphère pesante. Les corps s'évitent, les regards sombrent dans leurs tourmentes et leurs tempêtes.

Il sait qu'elle sait. Une fois de plus.

L'orage gronde.

Presque l'implosion.

Il attend.

Il l'accusera de harcèlement, de ne pas lui faire confiance alors que les preuves s'étaleront devant lui.

Il en a assez !

Depuis trois ans qu'ils se connaissent, elle a toujours deviné, senti, décelé ses infidélités.

Elles n'étaient qu'à l'état de projet, juste une amorce lancée ici ou là, elle savait déjà. Elle a le don de le débusquer avant même qu'il ait consommé !

Elle attend toujours le passage à l'acte pour le confronter à ses mensonges et ses incohérences. Il redevient alors un petit garçon pris en faute.

Il n'aime pas, vraiment pas.

Deux jours qu'elle a la preuve. Deux longs jours de silence, pesant, à l'épier, à le fuir.

Il l'évite.

Elle l'avait averti : « la prochaine fois, tu peux faire ta valise, je ne supporterai plus tes frasques et tes mensonges » !

Il avait promis, juré amour et fidélité.

Il n'a pas eu le temps de fermer sa boîte mail correctement, surpris par son arrivée silencieuse. Face à son air coupable, elle a compris et pas tardé à découvrir la teneur des mails échangés.

Deux jours qu'elle ressasse et rumine :

« Ah ! Le salaud ! Pourrai-je encore supporter ses humiliations, ses mensonges, ses dérobades devant les preuves, sa façon de retourner la situation en m'accusant de suspicion ? C'en est trop ! Pour le garder, il me faudrait me taire, fermer les yeux une fois de plus. »

Insupportable pour elle.

Un coup de tonnerre ébranle la maison, un éclair zèbre le ciel.

« Julien ... ! »

## Une vocation (Adoration)

Comment vais-je faire  
Pour vous conter cette histoire peu ordinaire ?  
Il me suffirait de me taire  
Dans le silence, avec un peu de vocabulaire  
Quel jeu extraordinaire  
D'associer les mots par paires  
Notre personnage se nomme Apollinaire  
N'est pas né le 18 brumaire  
Il fut d'abord un scolaire  
Passant par le primaire et le secondaire  
A été stagiaire  
Chez un libraire  
Sans percevoir de salaire  
Mais quelle découverte littéraire !  
Puis, souvent intérimaire  
Une situation bien précaire  
Pas besoin de cursus universitaire  
Pour se lancer dans l'humanitaire  
Juste avoir un bon système immunitaire  
Et surtout, être volontaire  
Sa tante russe fit de lui son seul légataire  
D'une fortune, il fut bénéficiaire  
Sans être quinquagénaire  
Le voilà millionnaire  
Son nouvel ami le notaire  
Lui dégotte une bonne affaire  
Sans passer par le prêt bancaire  
Le voici propriétaire  
Il passe un solitaire  
Au doigt de sa locataire  
Pas question de rester célibataire  
Pour le fisc, c'est un trop bon prestataire  
En Afrique, il ouvre un dispensaire  
Pour les pauvres, il s'affaire  
Il achète un dromadaire  
Qui devient son utilitaire  
Il acquiert la ferveur populaire  
Heureux de se rendre nécessaire  
Quelle vie exemplaire  
Pour cet humble missionnaire  
Peut-être un jour dans un sanctuaire  
Trouvera-t-on son reliquaire



## **Sans titre** (Lucie Rochas)

Il me suffirait de me taire  
de ne pas dire ce que je ressens  
d'aller jusqu'à prétendre le contraire  
mentir comme on arrache une dent  
et de recouvrir de terre  
mes nouveaux sentiments  
privés ainsi d'air et de lumière  
ils mourront sûrement.  
Si à la fin de l'hiver  
ils ont résisté vraiment  
alors je laisserai faire  
la douceur du printemps  
pour qu'enfin elle libère  
mon cœur de son carcan.  
Je raisonne à l'envers,  
le penses-tu réellement ?  
Est ce que l'hibernation altère  
le plus fort des serments ?  
Alors je vais le faire,  
te le dire maintenant :  
ma vie est un enfer  
si tu n'y es pas dedans.

## Sans titre (Mélanie Moulin)

Bonjour, je m'appelle Isère. Isère, certain diront que c'est joli, d'autres que ça fait département. Moi j'aime bien et puis on est comme on est. Donc, je m'appelle Isère et j'ai 13 ans. Aujourd'hui, j'ai décidé de vous livrer un secret... Ce n'est pas un énorme secret, ça non, mais un secret tout de même qui compte beaucoup à mes yeux ; le secret de l'écriture...L'écriture, certaines personnes pensent que c'est facile mais c'est tout l'inverse. Vous n'avez qu'à essayer : mettez-vous à votre bureau, devant une feuille blanche un stylo à la main, puis écrivez une histoire. Alors ? Vous y arrivez ? Non ? C'est bien ce que je pensais, Mademoiselle Inspiration fait des siennes, comme d'habitude. Et puis dans l'écriture, il n'y a pas que ça de difficile ! Une fois que vous avez réussi à écrire ce qui vous semble un chef d'œuvre, les personnes qui le liront, même si elles aiment, trouveront toujours quelque chose à corriger. Vous savez qu'elles ont raison mais vous avez du mal à l'admettre ! Bon, maintenant que vous êtes convaincus que l'écriture n'est pas facile, je vais vous livrer mon secret ! Attention, ne le répétez pas à n'importe qui, je veux que ce secret serve à quelque chose et non pas qu'il moisisse dans un coin de la mémoire des gens à qui vous le direz ! Alors écoutez-moi bien... Tout d'abord pour écrire il faut en avoir envie et surtout avoir l'Inspiration avec un grand « I ». Parfois, il me suffit de me taire pour qu'elle arrive et me prenne par surprise, mais ce n'est pas toujours le cas. Alors, et c'est là que nous entrons dans le vif du sujet, il faut de la technique pour capturer l'Inspiration.

1. Choisissez un grand chapeau que vous adorez mais que vous ne portez jamais.

2. Dans le chapeau, des dizaines de petits bouts de papiers pliés en quatre sur lesquels vous allez écrire des mots. Des mots, n'importe lesquels, et si vous ne savez pas quoi mettre ouvrez un livre ou un dictionnaire, prenez des mots au hasard et écrivez-les avec votre stylo préféré.

3. Chaque fois que l'envie d'écrire vous tenaille, piochez un bout de papier dans le chapeau, lisez le une fois, deux fois, trois fois. Retournez-le dans votre tête, analysez-le et si Mademoiselle Inspiration – quelle capricieuse celle-là !- n'est toujours pas là, piochez un autre papier. Essayez de faire une phrase, puis deux puis écrivez votre histoire. Vous verrez, ensuite, c'est comme si le crayon écrivait à votre place !

Voilà, j'espère que ce secret vous servira ! Ensuite pour les commentaires de votre entourage c'est à vous de faire un effort pour les accepter. Là, pas de secret ! Et si Mademoiselle Inspiration vous fait la tête, appelez Isère. L'Inspiration, c'est ma copine, ce ne sera pas dur de la convaincre ! Une feuille, un crayon, un chapeau... Ce n'est pourtant pas compliqué.

## **Un sac bien trop lourd** (Violette Chabi)

Une soirée en apparence tranquille... La télévision propose un débat avec des politiciens ennuyeux gonflés de certitudes, débat que nous n'écoutons même pas. Mon mari s'énerve sur l'écran de son téléphone et cela m'agace mais je me tais. Il a eu une journée difficile et l'a répété plusieurs fois pour s'excuser de s'être affalé sur le divan pendant que je préparais le dîner. Il est nerveux et je sens que l'orage menace. Pourquoi ce soir ? Je n'en sais rien...juste l'intuition féminine. Donc je me tais.

Je décide de faire le tri dans mon sac pour l'alléger un peu. Ne dit-on pas vider son sac ? C'est ce que je fais sur le tapis du salon. Un sac de femme, c'est une vie en morceaux, un puzzle. L'inventaire commence : un porte-cartes rempli de choses inutiles, mon porte-monnaie et quelques euros, mon iPhone, un tube de rouge à lèvres, mon vaporisateur en forme d'étoile, un étui avec une brosse à dents et un petit tube de dentifrice, mes cartes bancaires, une image pieuse de Rita, la sainte des causes désespérées, des clés, mon agenda blindé de notes sibyllines. J'étales ma vie sur un tapis et chaque objet évoque une histoire, des rêves enfouis... Je regarde mon sac, complice quotidien de mes plaisirs, de mes émotions.

Lorsque je commence à mettre un peu d'ordre dans ce désordre éparpillé sur le sol, mes yeux horrifiés s'arrêtent juste vers les pieds de mon compagnon. Car là se trouve une photo... la photo ! Elle s'est échappée du sac et elle est allée se placer à un bien mauvais endroit. Sur cette photo, je souris, rayonnante. L'homme qui m'enlace tendrement n'est pas mon mari. C'est l'autre, un collègue de travail et nous sommes à Rome devant le Colisée lors d'un séminaire, l'année dernière.

Mes yeux croisent ceux de mon mari. Il regarde la photo. Je ne réfléchis pas mais je sais que je vais me taire. Je reste immobile comme pétrifiée. Il ramasse la photo, me la donne et d'une voix calme me dit qu'on pourrait aller à Rome le weekend prochain.

Je ne réponds rien à cette proposition inattendue, à cette ultime tentative de réparer l'irréparable.

L'orage s'est éloigné en apparence. L'homme sur la photo, l'autre, l'amant a quitté la France depuis plusieurs mois. Cette photo imprudemment gardée dans le sac n'a plus de sens désormais... mais quel désastre ! Et mon mari... lui le rescapé, que sait-il de cette histoire ?

Je me tais. Je suis une femme en lambeaux.

## **Bon anniversaire Olivier !** (Isabelle Françon)

C'est l'anniversaire d'Olivier. Pour fêter ses 8 ans, il a invité 9 copains de classe, 7 garçons et 2 filles.

En ce magnifique samedi après-midi, les parents des jeunes invités arrivent les uns après les autres déposer leur enfant. Le temps de boire un café et ils nous quittent, le sourire aux lèvres, se réjouissant par avance de quelques heures calmes dans leur après-midi...

Bientôt, le groupe se retrouve au complet : 9 + Olivier = 10. Des rires et des cris commencent à fuser. Les enfants vont tout d'abord visiter la chambre de leur hôte : a-t-il le dernier Lego Starwars ou Ninjago ?? Oh ! mais ce truc-là, comment ça marche ?? Une fois que chacun a rassasié sa curiosité, les enfants se rassemblent dans le jardin et nous, parents et Victor, frère aîné d'Olivier, endossons notre rôle de GO pour lancer la chasse au trésor. A chaque épreuve, le ou les vainqueurs auront droit à un bonbon et un indice pour trouver le trésor.

Première épreuve : la course en sacs. Deux épreuves de 5 enfants se déroulent et les 2 gagnants s'affrontent : Victor donne les départs au sifflet. Chutes et bousculades se succèdent dans des éclats de rire. Loïc, vainqueur, récupère une friandise et un papier, avec marqué dessus « Les deux premières lettres du pays où tu vis ».

Deuxième épreuve : le tir à la corde. Deux équipes mixtes tirent chacune sur une extrémité de la corde de façon à faire basculer l'équipe adverse dans le camp de l'autre, un trait jaune fluo peint à la bombe dans l'herbe séparant les camps. En place les jeunes ! Jules, Elouan, Marie, Loïc et Paul affrontent Louis, Xavier, Léa, Arnaud et Olivier : les mains chauffent sur la corde, les corps sont en déséquilibre, les pieds glissent dans l'herbe dans un concert d'auto-encouragements. La première manche est remportée par l'équipe de Jules ; la revanche par celle de Louis et la belle, encore par celle de Louis qui a montré beaucoup de ténacité et de muscles ! Les 5 gagnants se voient récompensés par des caramels et le message « Relie deux mots entre eux ».

Troisième épreuve : la reconnaissance de goûts. Victor va chercher le chapeau en feutre de papa. Dans le chapeau, des dizaines de petits bouts de papier pliés en quatre pour désigner l'ordre des goûteurs, chaque petit papier portant un numéro. Des mixtures plus ou moins appétissantes sont proposées aux enfants : concombre au Nutella, carotte à la moutarde, cornichon à la confiture de fraises, tomate au miel, cacahuètes au

ketchup... Chaque enfant s'y essaie plusieurs fois, grimaçant, crachotant, trouvant les saveurs bizarres, voire « beurk » et c'est finalement Elouan qui se distingue dans cette épreuve et remporte une sucette avec un nouvel indice : « Je suis une lettre qui peut faire ze ou ce ».

Quatrième épreuve : le slackline. Il s'agit d'une sangle de 5cm de large, légèrement élastique, que nous avons installée entre nos deux platanes, à une quarantaine de centimètres du sol. Les enfants doivent jouer aux funambules pour parcourir la distance entre les deux arbres sans tomber. Par sécurité, nous avons ajouté une corde à 1.2 mètres du sol, placée elle aussi entre les deux platanes, à laquelle les enfants peuvent s'accrocher. Les garçons abordent cette épreuve de concentration et d'équilibre comme des brutes, sautant sur la sangle et tombant dans l'herbe, « morts de rire » ; les filles sont plus fines et réussissent l'épreuve, patiemment mais efficacement. Marie et Léa décrochent des guimauves au coca-cola et l'énigme « Je termine la plupart des mots féminins ».

Les indices sont au complet pour découvrir où se cache le trésor : FR, ET, S, E : oui, c'est ça « FRAISE » ! Mais où se cache-t-elle ?? Les enfants courent dans le jardin, passent deux fois au-dessous d'elle sans la voir jusqu'au moment où Paul s'écrie, levant les yeux vers une branche d'arbre : « elle est là, elle est là !! ». Il s'agit en fait d'une fraise géante en papier, une piñata, remplie de bonbons et de petits jouets. A tour de rôle, chacun des bambins doit la frapper avec un bâton afin de la casser pour qu'elle libère tous ses secrets. Mais elle est solide cette fausse fraise ! Et ce n'est qu'au bout d'une vingtaine de coups de bâtons, qu'Olivier parvient finalement à l'éclater et à en faire jaillir en pluie tout ce qu'elle contient. Les enfants sont ravis et se bousculent pour ramasser le plus de choses possibles, qui, mises en commun, seront redistribuées équitablement au moment du goûter.

Bon anniversaire Olivier !

## **Aristide** (Maryse Havard)

Aristide était beau et souriant. Perfectionniste dans son travail il était le meilleur dans sa profession.

Il était 11h15, les rues étaient encore vides. Aristide se dirigea droit vers la place, il cherchait quelqu'un. Il sourit. Un clown se tenait là, un chapeau tendu vers les passants. Dans le chapeau, des dizaines de petits bouts de papiers pliés en quatre. Aristide s'approcha du clown. Il observa les petits bouts de papiers en saisit un, le rouge, le mit dans sa poche et partit. Le clown pris son chapeau versa le contenu dans la poubelle du square et partit.

Aristide marcha durant quelques minutes. Puis s'arrêta dans un bar, commanda une bière. Et attendit. Une fois la bière servi, il fouilla dans ses poches sortit le papier le déplia. Il lut, dessus était inscrit, demain 16H30, Levin, 3ème étage, 15 rue Edmond-Petit.

Aristide but sa bière, paya et repartit. Il rentra chez lui, un petit appartement deux pièces. Il alla dans la pièce du fond, ouvrit la porte d'une armoire, son visage se durcit. Il sortit un petit sac rouge.

On tapa à la porte. Il était 13H00 : Aristide allait prendre son service. Aristide était serveur au Bar des Quatre Rues. Il enfila son pantalon noir, une chemise blanche et descendit tranquillement. A 20h00 Il termina son service. Il fit la fermeture, blagua avec ses collègues et monta chez lui.

Il ferma la porte à clef, quitta sa chemise et son pantalon, se mit à l'aise, s'assit et fuma une cigarette. Il songea que demain mercredi la journée serait intense et brève. Il fallait s'y préparer. Il se coucha tôt, mis son réveil à 8H00. Mercredi matin le temps était ensoleillé, un soleil radieux, comme le sourire d'Aristide.

Le réveil sonna, Aristide se leva, se prépara, pris son petit déjeuner, enfila un jean, une chemise blanche, des chaussures bleues. Il regarda sa montre, il lui restait une heure. Il prit un petit sac en bandoulière, ses clefs, ferma la porte. Une fois dans la rue il se dirigea vers le métro, puis pris un bus et se retrouva rue Edmond-Petit. Il fila au n°15 et se trouva devant une vieille fabrique, dessus était inscrit "La compagnie Levin : Spectacles en tous genres".

Il monta au 3ème étage, sur une des portes était écrit Mme Anita LEVIN et sous son nom Directrice. Il frappa à la porte, en même temps il ouvrit sa sacoche, en sortit le petit sac rouge, il y glissa sa main. La porte s'ouvrit une femme brune, grande, lui fit face. Elle sembla étonnée et amusée. Aristide s'avança vers elle, la serra contre lui fermement comme pour une étreinte. Elle se laissa faire. Puis un petit bruit se fit entendre. Le corps de la femme glissa doucement sur le sol, comme pour se dégager de l'étreinte, sur son ventre, une tâche de sang. Aristide se retira. Dans sa main droite brillait un petit poignard, lumineux comme son sourire. Aristide prit le temps de l'essuyer et le remit dans le petit fourreau rouge.

La femme avait murmuré son prénom, Aristide. Il y a 10 ans, Anita murmurait se prénom avec douceur presque Amour. Jusqu'au jour où, ayant tout obtenu de lui, elle s'était lassée. Aristide était parti sans colère, ni rancœur, juste une petite blessure là sur la peau.

Mais voilà, il y a 2 jours, il y a eu ce nouveau contrat à honorer. Aristide a donc sorti de son fourreau rouge son petit poignard et, sans colère ni rancœur, il a enfoncé la lame. Aristide exerce depuis 10 ans ... Aristide est le meilleur dans sa profession.

## Un magicien (Marie Maïo)

Je me souviens de tout... Les mots, les noms des oiseaux, l'épervier crécerelle, le chant des paons, celui du rossignol.

Je me souviens de tout... de ton regard heureux et doux comme le miel... Et quand tu tends l'oreille au détour d'un chemin, espérant un lapin... Et que tu t'émerveilles de voir un hérisson !

... Des couleurs de la Sure, du rose orangé au couchant de juillet au gris vert de la brune, juste avant la nuit.

... De ces sentiers paisibles, de ces prairies tranquilles, de ces deux vieilles baraques en pisé qui servent de fenil et me font penser aux amoureux dans les romans champêtres... Et toi... qui rêve tout haut d'être au milieu des champs au creux d'une baignoire, en voyant celle qui sert d'abreuvoir aux moutons que ton chien chasse sans le vouloir.

Tu ris toujours, pour un oui, pour un non. Une gaîté qui choque presque, tu me réapprends à sourire et à rire. Quand tu me tends la main, toute ta joie de vivre remplit ce grand trou laissé par ceux qui m'ont trahie, par bêtise ou par méchanceté, certains par ignorance.

Pourtant, je sais que la main qui sauve ne sera pas toujours la tienne, tu es si jeune. Je n'y pense pas quand nous sommes ensemble ...

Tu es si gai, si gai ... Hier, tu imitais Charlie Chaplin, aujourd'hui tu me fais le coup du magicien. Dans le chapeau, des dizaines de petits bouts de papier pliés en quatre que tu fais mine de découvrir et que tu lis comme on effeuille une marguerite ...

Tu es si gai ... C'est un bain de jouvence, une atmosphère, une renaissance, un air dont j'ai besoin pour repartir, pour revivre sans peine quand tu t'éloigneras...

Je sais... Je suis sûre qu'avec toi, il y aura l'amitié pour toujours, on se ressemble tant... jusqu'à nos corps qui accordent leurs souffles quand on court dans les bois, sous la pluie, jusqu'à épuisement...



## Cadeau ? (Xavier Coquelet)

Comment vais-je bien pouvoir réaliser cet exploit ?

Bien sûr, je peux y aller en mettant un pied devant l'autre, pour faire une entrée ! Mais après, mes pieds, je vais en faire quoi ? Qu'auront-ils à voir avec le cadeau ? De toute façon, il m'est impossible d'y aller sur les mains. Et puis sur les mains, comment travailler sur un cadeau ?

Cadeau, ce n'est qu'un mot synonyme de plaisir, mais qui, si l'on n'y prend garde, peut faire mal. Et il a fallu que le mot cadeau tombe sur moi.

Je m'explique : un chapeau et dans le chapeau des dizaines de petits bouts de papier pliés en quatre. Sur l'un d'eux, un mot: cadeau. J'ai pioché le papier où il était inscrit le mot « cadeau » et j'ai bien vite vu qu'il n'y avait pas que les petits bouts de papier qui étaient pliés en quatre: il y avait aussi les copains, que je n'avais même plus envie d'appeler des copains.

Les gens se disent que faire un cadeau, ce n'est pas très compliqué. Mais quand celui-ci est sans papier, sans bolduc, sans brillance, que le cadeau c'est finalement vous comme à poil devant l'assistance qui s'amuse, avec pour seul accessoire un chapeau rivé sur la tête ?!

J'ai d'abord souri, puis je me suis vite senti seul. On est là pour s'amuser, je pourrais faire n'importe quoi, mais j'ai ma fierté.

Comme petit cadeau, je décide donc de chanter une petite chanson et d'arriver en mettant un pied devant l'autre. Pour sûr! Pas question d'arriver sur les mains, parler la tête en bas et qui plus est chanter...Que peut-il en ressortir, sinon un grommellement inaudible ? *Che oi que l yeu...* Cela pourrait être un cadeau, mais que me vaudrait-il sinon des railleries ? Je les connais les autres. Et puis, vous arrivez, là, devant le public, bien droit sur vos mains et votre chapeau qu'est-ce qu'il fait ? Bien sûr, il tombe, collecteur de salive et de sueur: et pour peu qu'il pleuve !? En même temps, s'il pleut dans la salle des fêtes, plus besoin de présenter le cadeau. Ah! Ah! Ah! Vive la pluie!

Je décide donc d'arriver sur mes pieds, les mettant bien en avant, me donnant une démarche de cake, chapeau sur la tête, bouts de papiers dans les mains, pour chanter une chansonnette bien rythmée, où j'inclus mes fameux pieds dont je ne savais pas quoi faire au début.

Je vois avec mes yeux

Je sens avec mon nez

Je goûte avec ma bouche

Je touche avec mes doigts

Et si j'entends, j'entends si bien, c'est grâce à mes oreilles

Mais que font, font, mes orteils ?

Mais que font, font, mes orteils ?

Mais que font, font, mes orteils ?

Mais que font, font, mes orteils ?

Mais que font, font, font, mes orteils ?

Mais que font mes orteils ?

Je jette alors les bouts de papiers en l'air, tous pliés en quatre sauf un qui se traîne, ouvert, offert à la résistance de l'air et où il est inscrit: cadeau !

## **Mettre un peu de piment dans sa vie** (Yolande Bessette)

Dans ma tête, il y a un chapeau comme ceux qu'ont les magiciens. Dans le chapeau, des dizaines de petits bouts de papiers pliés en quatre, et sur chacun d'eux, une idée, une envie. Aujourd'hui, j'ai tiré le petit bout de papier où il est écrit « faire quelque chose d'un peu dingue pour donner du piment à ma vie ». Par où commencer ? Il y a tant de chose que je voudrais changer... Si je pouvais, je commencerais par changer de mari. J'en prendrais un qui ai de la volonté, qui travaille, avec qui je n'aurais pas de crédit à rembourser jusqu'à ma mort (voir après) et qui détesterait le foot ainsi que tous les autres sports où une armée d'homme cours après un ballon en mini short et chaussette relevés jusqu'aux genoux. Ensuite, j'irai voir le médecin de mon service et lui expliquerais que les infirmières ne sont pas nues sous leur blouse, que je ne tremble pas de désir pour lui lorsqu'il pose une fesse nonchalante sur le bord de la table où je tente de déjeuner, et que demander à une élève infirmière si elle est vierge avec un regard lubrique, c'est pas de l'humour mais du harcèlement sexuel . Puis, j'irai dans un grand centre commercial et je ferais flamber ma carte de crédit en vêtements plus cher les uns que les autres et même pas forcément beaux, juste pour me dire que je suis riche et que la lettre de l'huissier qui attends dans l'entrée est une farce et qu'on ne va pas me saisir mes meubles. Oui, voilà, je pense que c'est ce que je ferais... Mais il est temps pour moi de ranger mes rêves, de dire au revoir à mon chômeur avachit devant la télé et d'aller retrouver mon don juan en blouse blanche... Après une journée épuisante à consoler des familles, à en rassurer d'autres, à discuter avec des patients qui ont la mort au fond des yeux, la perspective de retrouver l'homme qui m'attend à la maison, le séant toujours vissé au canapé et les yeux rivés sur son écran ne m'enchantent guère... C'est pourquoi, lorsque j'ai vu que le parc était encore ouvert malgré la nuit tombée, je m'y suis engouffrée, laissant les ténèbres m'envelopper. Au détour d'un bosquet, je tombais sur le kiosque. C'est un bel endroit. J'aime les lanternes qui sont accrochées aux arcades, elles me rappellent celle qu'on avait mise pour mon mariage. Mon mariage... C'est si loin... A l'époque nous étions très amoureux Charles et moi. Il avait un travail, de l'ambition,... Mais tout ça est si loin maintenant. Aujourd'hui, il ne reste plus que les souvenirs. Et plus que mes larmes pour les pleurer... Tandis qu'elles roulent sur mes joues, une silhouette s'approche de moi. C'est un homme, avec un étui à la main. Il s'approche du kiosque, monte les marches, me frôle et viens s'installer au milieu de cette scène de fortune, sans m'adresser un regard. De son étui, il sort un violon, le cale sous son menton et commence à jouer. Et tandis que ses notes s'envolent

vers la lune, mes rêves brisent leurs chaînes. Voilà, c'est lui, le piment de ma vie.

J'écoute en silence la dernière note mourir, le regarde ranger son instrument. Il me suffirait de me taire et il disparaîtrait aussi vite qu'il est entré dans ma vie. Il me suffirait de me taire et je pourrais continuer à vivre mon enfer quotidien. Il me suffirait de me taire et ...

« Je m'appelle Chloé, j'ai 35 ans, je déteste ma vie, je veux pas rentrer chez moi... Tu veux pas m'emmener avec toi ? Je prendrais pas de place je... »

Et c'est à ce moment-là que tu m'as tendu la main avec un sourire et que tu m'as dit simplement :

« Viens »

## **Il me suffirait de me taire** (Maëlle Ravatin)

Pourquoi ne t'ai-je laissé faire ?  
Il m'aurait suffi de m'enfuir  
Pourquoi ne puis-je laisser dire ?  
Il me suffirait de me taire.

Chacun de tes mots me touchais  
Tu me blessais, tu le savais,  
Tu crachais sur ma différence  
Tout ton venin d'intolérance,

Tu te moquais de mes amours  
En me lançant des regards lourds,  
Selon toi je suis amoral,  
Mon amour serait anormal,  
Mais je ne comprends pas pourquoi  
Tu pourrais aimer et pas moi ?

## **Présence** (Jean Carron-Cabaret)

L'émotion s'emballa,  
Mon être vacille,  
Son courrier jauni  
Retrouve la lumière  
Sous mes yeux embués.  
Les souvenirs s'avancent,  
Etreignent ma gorge  
Et les images s'écoulent  
Dans le lit des mots,  
Réveillent le passé  
A la source de l'enfance.

Bonheur fugitif,  
Vite, prendre la plume,  
Savourer ces instants  
De mémoire troublée  
Pour libérer ma joie.

Mais j'écris en vain,  
Balbutie des textes  
Insipides, dénaturés,  
Misères de l'infortune,  
Fruits du néant.

Pour refouler l'échec,  
Il suffirait de me taire  
Et laisser cette lecture  
Nourrir mes pensées  
Par l'amour d'une mère.

A l'infini.

## **Anti-terroriste** (Patricia Champion)

C'est rassurant d'appartenir à un camp, et mon père m'y avait enraciné à ma naissance par un prénom dont il accentuait volontairement les initiales : Franck-Nicolas, issu d'une « digne et pure lignée » !

Mes camarades vivaient bien sûr dans le même embrigadement que moi, et nous nous pensions supérieurs lors de nos rassemblements, les vendredis soirs, dans une mansarde décorée de cocardes, de médailles et d'armes.

C'est là que Jean-Henri en avait eu l'idée, et avec une facilité et une inconséquence déconcertantes, nous étions devenus les suffisants, mais néanmoins merdeux, propriétaires d'une bombe artisanale.

La cible n'avait pas été bien difficile à trouver : cette saleté de synagogue qui nous gâchait notre 5ème arrondissement ! Mon statut implicite de leader me nommait d'office comme poseur, et par un matin d'automne, je me glissais subrepticement par la porte du bâtiment religieux.

Fut-ce son silence paisible, son odeur exotique, ou plus sûrement ce petit monstre grossièrement sculpté, ce Golem, mais en profanant de ma présence guerrière ce lieu de paix, j'ai, pour la première fois de ma vie, me semblait-il, eu une conscience. Etait-ce cela devenir adulte ?

J'ai fui cet endroit en sachant qu'une demi-heure plus tard, quand il ne se serait rien passé, il me suffirait de me taire et de laisser les autres, silencieusement soulagés j'espère, « hypothétiser » un mauvais mélange de plastique, un court-circuit... ou Yahvé sait quoi encore ! Taire surtout le fait que j'avais subtilisé le livre de prières que cet ensorceleur de Golem avait semblé m'offrir et qui me fit découvrir le monde des légendes, de l'imaginaire et de l'art.

Cet « heureux échec » a mis fin à nos réunions, conscients enfin de ce que nous avons failli commettre. Je ne suis pas devenu quelqu'un d'exceptionnel, je suis sculpteur (étant devenu libre de mes choix, après m'être rendu libre de mes pensées), je me suis ouvert à toutes les cultures et suis maintenant entouré d'amis d'horizons divers. J'ai même réussi à ré-approprier mon prénom : j'insiste toujours sur les initiales, qui ne font plus écho à un parti que j'exècre, mais représente pour moi ma Fraternité Nouvelle !

## **Vivre et c'est tout !** (Eléa Vy)

Ma chère Thalya,

J'ai encore et toujours besoin de t'écrire... Et je sais que tu ne pourras toujours pas me répondre. Plus le temps passe et plus je m'enferme avec toi. Les autres me tiraillent pour que je t'abandonne, pour que je fasse mon « deuil »... Aaaarg ! Quel mot salissant pour toi ma sœur, ma vie, mon soleil !... Je m'en fiche, même si je m'esseule de plus en plus je ne te lâcherai jamais et ce soir, comme toujours, j'irai te déposer ma lettre dans cette si jolie petite boîte triangulaire et gracieusement pailletée que nous aimions tant. Tu sais ma chérie, les autres me font doucement rigoler avec leurs conseils cruels d'abandon... Eux qui ne savent même pas communiquer avec les vivants... Parfois j'ai l'esprit sournois et je me dis que tu as bien fait de partir... Si, si, je t'assure, notre monde a grandement changé. Il est tombé dans la petitesse de l'esprit. Il suffirait de me taire pour te laisser rêvasser à ta jolie, douce et petite vie... Mais je ne peux pas ! Il faut que tu saches Thalya dans quel monde tu m'as laissée !

Aujourd'hui le contact humain est en désuétude, chacun reste bloqué devant son écran informatique, les commerces et le travail ne se trouvent qu'à travers Internet.

Imagine ce désert d'humanité : quand j'ai faim (et toi-même tu sais à quel point cela est délicieusement récurrent !), je dois faire ma liste de courses sur Internet puis je reçois le colis chez moi. Et là, j'espère encore rencontrer le transporteur pour un bonjour et merci salvateurs mais non, je me retrouve face à une créature informatisée, paramétrée et admirée pour sa rentabilité sans faille.

Autre exemple ma sœur chérie, si je cherche du travail, je suis dans l'obligation de passer par une plateforme informatisée où je ne peux accéder aux offres d'emploi qu'à partir de certaines conditions. Je vais donc te citer la dernière version du code du travail version 3.0, alinéa 4@5.1 :

« toute personne désirant accéder aux sites professionnels doivent prouver leur capacité à :

- taper sur l'ordinateur pendant 5h30 sans s'arrêter et sans faire de fautes de syntaxe et d'orthographe ;

- ne pas compter ses heures et s'affranchir d'une productivité égale aux nouveaux robots i. speed 4.1

- se délester de toutes charges émotionnelles (famille, amour, congruence, compassion...) qui polluent la société et ralentissent la productivité nationale (cela permet de supprimer toutes formes de congés et de demandes empiriques concernant des pseudo-besoins de repos) »...etc.



Bref, tu vois ma chérie, tu es mieux là où tu es... Et encore, sache que ceci n'est qu'une infime bribe de ce qu'est devenu notre si beau destin d'humain... En tout cas Thalya n'oublie jamais que je t'aime et que je pense à toi chaque jour. Ah oui ! Et aussi, je t'annonce que je suis toujours à la recherche du chapeau grenat dont tu m'as tant parlé avant tu sais quoi... Es-tu sûre de ne pas t'être sauvée avec ? « Lol » comme dirait cette génération « déconnectée » !

Bon j'arrive ma choupette, j'accours te déposer ma lettre dans notre délicieuse boîte ornée (souvenir d'un petit rien cartonné, fait il y a 40 ans avec deux boîtes à chaussures de maman; empreinte d'un grand instant d'amour et de partage inestimable).

A 20h00, je me suis rendue dans le dernier « vrai » cimetière de France (je dis « vrai » parce que la nouvelle ère dans laquelle nous baignons ne nous propose que des tombes informatisées sur site web où il suffit de cliquer sur l'image du défunt et d'y déposer une phrase numérique pour pouvoir accéder à ce qu'ils appellent « une plateforme contemplative »). En tous les cas, si un jour vous me cherchez, vous pourrez me trouver en tapant <https://www.Eglantine46.3245.com> cela fait déjà 5 ans que je cotise pour avoir le droit à 120 Mo sur cet espace mortuaire...

Au moment d'arriver sur la stèle de ma Thalya, je vois une lumière Grenat m'éblouir et m'envahir d'une chaleur douce et subtilement rassurante. Je m'approche et je vois dans le chapeau, des dizaines de petits bouts de papiers pliés en quatre. Stupéfaite et terrorisée (en effet, les messages épistolaires sont proscrits depuis la loi 3215. 18 du 04/04/2023), j'ouvre les sublimes et délicieux carrés cartonnés (quel plaisir d'humer l'odeur du papier, de voir l'énergie et l'humanité se dégager d'une plume !).

Chaque petit bout libère les mots suivant : « Amour, Partage, Communication, Offrandes, Acceptation, Altruisme, Plaisirs, Sourires, Famille, Congruence, Humanité, Générosité, Simplicité, Délices, Arts, Dons, Douceurs, Sincérité... » .

Les mots ne cessaient de virevolter et venaient mourir sur tous les murs de béton qui font aujourd'hui office d'architecture nationale. Sur le dernier bout, un dessin représentant ma sœur me permettait de lire en bas à droite

« Je t'aime et t'aimerais toujours mon Eglantine, arrête de critiquer ce monde, tu es en vie et tu es la seule à pouvoir te rendre heureuse, Thalya, jeudi 15 mai 2040 ».

## **L'envol** (Joëlle Leoni)

Un souffle éloigne le nuage. Dans le rai de lumière dévoilé, la mouche décolle et son bourdonnement secoue le jardin. La pluie a rendu les parfums étourdissants. Monter vers la lumière, frôler les fleurs alourdies, éviter un criquet, ne plus avoir à résister au vent enfin assoupi... C'est une ascension rapide, grisante, irrésistible. Soudain, l'insecte est si haut qu'il disparaît à ma vue. Volatilisé ou gobé par un geai ?

La vie reprend ses droits : chacun s'affaire, saute, virevolte. Je m'extirpe de mon abri de fortune et cligne des yeux. Mon regard est attiré par le couvre-chef rouge accroché aux branches du catalpa. Je m'approche. Bras tendu, je me hisse sur la pointe des pieds, en appui sur le vieux tronc, pour récupérer le chapeau égaré de mon épouvantail. Là-bas, dans le potager, il est tête nue, mouillé, débraillé, dépeigné, contrarié. Un merle tente de le reconforter. Il me suffirait de me taire, de contourner la haie, de rentrer sans être vue avec mon butin... Et le jardin ne serait plus jamais le même.

Je dessine, sur mon fidèle carnet, les minutes d'orage à peine vécues : la surprise, d'abord. Puis l'urgence pour chacun de trouver un abri. L'attente, l'inquiétude, la curiosité et l'émerveillement qui se sont succédé. Enfin, l'envol de la mouche. Je glisse mes notes dans la doublure du chapeau et m'empresse d'aller le rendre à son propriétaire. Qu'il a fière allure mon épouvantail, ainsi paré de tous ses attributs !

Si un jour, à l'occasion d'un nouvel orage, le couvre-chef rouge venait par malheur à s'envoler au-delà des limites du jardin... Il pourrait finir sa course dans les bras d'un petit garçon, tout heureux de l'avoir attrapé au vol. Ravi de son trophée, il l'examinera sous toutes les coutures. Dans le chapeau, des dizaines de petits bouts de papier pliés en quatre lui raconteront alors : « Il était une fois, un jardin ordinaire soudain transfiguré par un orage imprévu et libéré par l'envol d'une mouche ». Je vois déjà le sourire du petit garçon : c'est celui de mon épouvantail ! Et là, sur son épaule, une mouche critique mes dessins.

## **Avec l'arme nous jouons** (Léonie Vysler)

Avec l'arme nous jouons, « je t'aime à mourir » me dit-il.  
J'en viens à lui dire à bout « je m'ennuie à mourir avec toi ».

Il suffirait de me taire et ce soir, en dernier acte, me tirer une balle dans la tête.

C'est le matin,  
Et c'est lui qui me tire une balle dans le pied ou comment ne pas mettre fin à une belle histoire d'amour ratée, m'explique t-il, cynique. Il me laisse là, clouée au sol, seule.

La douleur est lancinante, intense. J'en viens presque à bout avec des flimsy romances. Une balle dans le pied, j'inscris dans mon carnet à spirale des bouts d'histoires imbéciles.

« Le savon d'Alep, mon savon préféré laisse maintenant sur la peau des traces de sang. »

« Le super-super-marché me propose des articles de luxe signé Guy Laroche en échange de ma fidélité (et vont-ils me tirer une balle dans le pied ? ).

Pour moi Laroche, il a l'accent du Sud Ouest, roule les R, c'est le fromager du marché. »

Dans mon carnet, des inventaires de ma vie intime, l'appréciation de mes échecs à leur juste valeur, des feuilles blanches aussi, une sorte d'art des listes, mes amulettes.

Et il n'y est même pas ! Il n'a jamais accepté mes imperfections et a volé aujourd'hui jusqu'à la mise en scène de ma mort. La mort, son seul sujet.

Avec l'arme, nous avons beaucoup joué et à ce putain de jeu, il a gagné.

Aujourd'hui, sinistre et sombre, il m'oublie au sol avec son chapeau haut de forme poussiéreux.

J'ai si mal. J'en appelle à Saint Fiacre, saint patron des jardiniers. Je veux l'automne.

Je déchire une à une les feuilles mon carnet.

Je jette dans le chapeau des dizaines de petits bouts de papier pliés en quatre, rougis par mon sang qui s'écoule comme la vie, au sol, tout autour de moi.

J'ai mal et je me meure, une mort qu'il a calculée et millimétrée, pour moi.

Il reviendra peindre et filmer la scène quand tout sera terminé, en souriant de ma naïveté.

## **Destinée** (Grâce Bouillet)

Et si Dieu avait mis dans un chapeau, des dizaines de petits bouts de papiers pliés en quatre pour donner à chacun de nous sa place sur terre :

« Toi tu naîtras et vivras ici parmi les fourmis » ; un autre petit bout de papier : « Toi tu seras un lion » et encore un autre !! Et encore un autre !! Et enfin : « Toi tu seras un homme »

Et voilà comment je suis là, né dans un pays très pauvre, sans eau, sans nourriture et sans beaucoup d'avenir, avec une peau mate, dans une famille pas très riche, avec plein de frères et sœurs,...

Je suis là, à voir et à écouter ce qui se passe sur terre...

Et que se passe-t-il sur terre ?

Tous les hommes ne sont pas comme moi, d'autres sont blonds avec des yeux bleus, d'autres encore ont les yeux bridés, et d'autres ont la peau tannée par le soleil.

Nous ne sommes pas tous pareils. Alors pourquoi certains pensent-ils que la couleur de leur peau est au-dessus de celle des autres ?

D'autres encore naissent dans des pays riches et pour cela se permettent de gaspiller l'eau, la nourriture et toutes les ressources de la terre.

Certains en ont trop, d'autres pas assez et d'autres encore pas du tout.

Certaines personnes se croient au-dessus des autres et pensent toujours avoir raison. Pour cela elles se permettent de déclencher des guerres pour un dieu ou pour un bout de terre...

Des gens intolérants !!!

Mais me suffirait-il de me taire pour que tout cela ne soit pas, n'existe pas, ou, au contraire, dois-je le crier par dessus les toits, me faire entendre ?

Moi, de mon côté, j'essaie de ne pas être comme cela, vis à vis de toutes ces inégalités...

Faire quelque chose, à mon niveau.

Essayer de ne pas gaspiller, de ne pas être raciste, d'être tolérant ...

Mais, le temps d'y penser, le temps d'essayer de mettre en place une stratégie et de réagir, il est déjà trop tard et je suis de nouveau dans les dizaines de petits bouts de papiers pliés en quatre dans le chapeau de la vie.

## **Textes à nous** (classe de CM2 de l'école Barnave à Saint-Egrève)

### Texte 1

Il me suffirait de me taire. Il me l'a dit. Je ne dois pas le répéter.

Il me suffirait de me taire. Pourquoi ne pas le faire ? Que se passerait-il si je parlais ?

Tout le monde le saurait. Le secret du pâtissier serait brisé. Il irait en prison.

Mais ce n'est pas bien de ne rien dire ! Certaines personnes vont mourir !

Il me suffirait de me taire mais vais-je y arriver ?...

(Théo, Antoine, Alice, Alyssa)

### Texte 2

Dans le chapeau, des dizaines de petits bouts de papier pliés en quatre.

J'en ouvre un et un condor s'envole. J'en ouvre un autre et un chat miaule.

Encore un autre, des bonbons et des tablettes de chocolat sortent de mon chapeau. Puis pour chaque bout de papier quelque chose de nouveau : un lapin, un bouquet de fleurs, un crocodile, un arbre, des planètes d'or, un boulanger, un arc-en-ciel, des rubans, un bocal de poissons rouges, un aquarium.

Et le spectacle est terminé ! Je suis magicien, vous l'aviez deviné ?

(Jolan, Sébastien, Gabrielle, Caroline, Léa, Camille)

### Texte 3

Dans le monde, il y a un pays. Dans ce pays, il y a une ville. Dans cette ville, il y a un immeuble. Dans cet immeuble il y a un sous-sol. Dans ce sous-sol, il y a une voiture. Dans cette voiture il y a un coffre. Dans ce coffre, il y a une boîte. Dans cette boîte, il y a un chapeau. Dans le chapeau, des dizaines de petits bouts de papier pliés en quatre. Je tire un papier et c'est écrit : Remets moi dans le chapeau ferme la boîte et rentre chez toi.

(Mathys, Antoine, Rémi, Eva, Ibticem, Angie, Manderley)

### Texte 4

Il me suffirait de me taire pour que le monde tourne à l'envers.

Il me suffirait de me taire pour qu'on soit solidaires.

Il me suffirait de me taire pour que je reste sincère.

Il me suffirait de me taire pour traverser la mer.

Il me suffirait de me taire pour sauver la terre.

Il me suffirait de me taire pour changer l'univers.

Mais si je me tais, je ne pourrai plus parler. Je serai comme abandonné !

(Ayman, Kyliane, Selma, Nina, Elisa, Jonathan, Yohann, Evann)

## **Sans titre** (Calou)

Dans le chapeau, des dizaines de petits bouts de papier pliés en quatre. Dans ma tête des dizaines de mots répétés, serinés, soufflés gribouillés, chiffonnés, pliés, issus des quatre coins de mon cœur . Dans ce chapeau se bousculent ces petits papiers froissés, entassés qui attendent d'être tirés au sort mis à mort au dehors de mon corps. Ma tête est un chapeau, mes mots sont en papier, mon cœur est en morceaux déchiré par tous ses côtés, le tout est d'en jouer et non de tout remporter. Tirons un par un ces dizaines de petits bouts de papier pliés en quatre, hors du chapeau ; Déplions les, trouvons leur sens et crions les mots du cœur pour trouver le bonheur.

## **Le corbeau et le rossignol** (Camille G.)

Je chante, c'est la seule chose que je sache faire. Je chante dans cette petite salle de spectacle de quartier, aux sièges rouges, et convertie parfois, à l'occasion, en cinéma. Ce soir, sous les lumières, je fais salle comble, tous les regards sont braqués sur moi. On me juge, on me jauge, et je sais que je fais le poids. Doucement, au fil des notes, ma musique pénètre leurs oreilles et leur fait savourer une voix que je sais chaude et mielleuse. Je ferme les yeux, pour goûter à mon tour ce délicieux nectar. Lorsque le rideau de mes paupières s'entrouvre de nouveau, la salle est vide. En un souffle, il ne reste plus personne.

Personne, sauf Lise. Du coin de l'œil, je l'observe, au premier rang. Elle a gardé cette beauté irréaliste, celle qui donne envie de se couler le long de ses lourds cheveux d'ébène, de se courber sur la ligne douce de son visage, de glisser de chaleur jusqu'en haut de son nez et, du tremplin de ses élégants sourcils, de plonger dans son regard profond, où toute la noirceur des âmes de ce monde se loge et se purifie. Tout son corps vibre, marquant la mesure de mes vocalises. Cette menue silhouette sur laquelle on aurait déposé une délicate robe noire, flottante comme un linceul.

J'ai soudainement envie de la serrer à nouveau contre moi, son petit corps blotti au creux de mes épaules, comme avant, lorsque j'étais son île, son havre, son nid. Il me suffirait de me taire pour descendre de ma cage et l'entourer de ma force tranquille. Mais il est sûrement déjà trop tard. Elle me quitte lorsqu'elle veut s'envoler, ses ailes volatiles n'aiment pas la stabilité. Je sens alors en moi un chat qui se réveille après une longue sieste au soleil, gorgé de lumière et de chaleur, grandit en mon ventre, se fait pressant. J'entame alors de ma plus belle corde vocale, une note puissante, ouverte, et tenue, durant quelque temps, quelques mesures, juste assez pour réveiller Lise de ses rêves de réalité. Et d'un bond, elle se lève, ombre chinoise dansante le long de la scène. D'un saut de panthère, elle est à mes côtés. Princesse ténébreuse du royaume de mon cœur. D'une main, elle ferme mon bec. Mon ultime note résonne encore, se répond, se bat pour ne pas s'éteindre. Mes yeux affolés se posent alors sur sa chevelure en cascade brune, pour se noyer dans ses deux ronds de nuit. Elle me fixe. Le canotier serti d'un ruban noir de jais qu'elle tient sous le bras s'élève jusqu'à moi. Je découvre alors, dans le chapeau, des dizaines de petits bouts de papier pliés en quatre. J'ose à peine bouger, et c'est alors que sa voix brisée serpente jusqu'à mon âme :

« Sors de ta volière petit oiseau, choisis ton avenir ».

Doucement, sans troubler cette nouvelle quiétude dont elle vient de tapisser l'univers, j'étends la main. Je pioche et fais crisser la feuille pliée. J'y découvre, d'une élégante écriture à la plume bleue, aux courbes tarabiscotées mais gracieuses, un petit mot. Pianissimo. A nouveau, l'air vibre de son ton épais et sinueux :

« Tout se calme, ta cage peu s'ouvrir doux rossignol ».

A ces mots, mon esprit est jeté dans le vide, et ma chair est traversée de part en part par sa flèche d'une violence inouïe. Mon archère secoue ses cheveux pour en faire tomber les dernières étoiles et me passe au trajet. Telle une souris, elle se glisse dans les coulisses et file à petits pas dans le dédale de matériel. Je la suis. Je perds beaucoup de sang, je boite. Mon esprit se brouille, ma lumière s'enfuit. Je la course, je la chasse, je ne l'attrape pas. Sa traîne ébène de mariée déchue virevolte dans les coins de couloirs. Je la suis à la trace, mais déjà Lise n'est plus là. Je m'arrête alors, essoufflé, devant la sortie des artistes. Son canotier est là, abandonné au milieu de ses petits morceaux de papier, comme les confettis d'une noce qu'on aurait trouvée de trop mauvais goût. Je m'y précipite, et m'engouffre tant bien que mal par l'étroite porte. Je m'arrête alors net au milieu d'un parking de supermarché. La nuit est tombée, le froid mord ma peau et mes os comme un lion affamé. Mon amour, mon ombre s'est évanouie, bougie soufflée sans vraiment y penser. Que faire, elle m'a encore volé dans les plumes, ses chaînes ne la retiennent donc jamais ? Je vois alors passer deux femmes, le demi-siècle révolu, pousser vers leur voiture un chariot pleins de produit bariolés. Mon oreille experte entend leur moindre murmure, leurs voix comme un crissement de neige me parviennent à peine modulées :

« Tu l'a vu, lui ? Encore là, devant ce vieux cinéma désaffecté ! Il me fait peur, on dirait un fantôme, il vient ici réciter des poèmes tous les soirs ! Le pauvre, il faut le comprendre aussi, depuis l'accident de sa fiancée... Une telle beauté, une telle jeunesse... Si ce n'est pas malheureux ! »

Je lève les yeux. La lune s'étire en un fin sourire. Lise m'a libérée de son emprise et me veillera jusqu'à ce que la mort nous sépare.



## **Chut, plus un mot...** (Ann Sellyn)

Nous vivions heureux tous les trois, Papa, maman et moi. Il l'appelait « ma bien aimée » et moi, j'étais sa « petite fleur ». Je pensais que cela durerait jusqu'à la fin des temps, comme dans les contes de fées que me racontait ma grand-mère.

Nous étions si heureux, du moins, je le croyais, jusqu'à cet après-midi de juin. C'était un mercredi, j'avais quatre ans.

Papa était au travail, maman lisait dans le salon tandis que je faisais la sieste. Mais un cauchemar me réveilla brutalement. Alors, je me suis levée, j'ai marché à pas de loup pour aller aux toilettes et j'ai laissé la porte entrebâillée car j'avais peur de rester enfermée dans cette petite pièce sombre. Je n'ai pas allumé.

Et soudain, je l'ai vu, cet homme qui n'était pas mon papa. Il sortait de la chambre de mes parents et il embrassait ma maman en l'appelant « ma princesse ». Comment était-ce possible ? Je suis restée complètement hébétée puis je suis retournée dans ma chambre sans faire le moindre bruit.

Et c'est là que l'idée m'est venue. Il me suffirait de me taire et cet homme n'existerait pas. Tout serait comme avant. Alors, j'ai posé mon doigt sur ma bouche et j'ai murmuré : « Chut, plus un mot ».

Cela fait dix ans maintenant et plus un mot n'a franchi mes lèvres. Ils sont tous coincés au fond de ma gorge. C'est comme si un barrage s'était construit, de peur qu'un mot en entraîne un autre, qu'ils forment une phrase, qu'elles se bousculent, deviennent un torrent impétueux que rien ne saurait arrêter et qui nous balayerait tous les trois, saccageant tout sur son passage et détruisant notre famille.

Depuis ce jour-là, je ne parle plus.

Ils m'ont conduite chez des médecins, des psychologues, des psychiatres et même chez un guérisseur doté de mystérieux pouvoirs. Mais rien n'y a fait. Un jour, les médecins ont prononcé un mot : « autiste » et ils ont voulu me mettre dans un centre spécialisé. Mais papa et maman s'y sont opposés et ont décidé de me garder à la maison. Maman a cessé de travailler et s'occupe de moi. Elle ne voit plus cet homme.

Je suis contente, nous sommes à nouveau comme avant, tous les trois. Papa est heureux, il rentre chaque soir, le sourire aux lèvres et il embrasse sa bien-aimée et sa petite fleur. Et si, le prix à payer, pour ce bonheur retrouvé, c'est mon silence, je ne le trouve pas trop élevé.

Et puis, si je ne parle plus, j'ai trouvé un autre moyen de m'évader et de m'exprimer. Je joue du piano chaque jour et, désormais, les notes de musique, ce sont mes mots à moi.

## **Soirée enneigée** (Faustine Martinez)

Lors d'une soirée enneigée  
Tout juste sortie de chez moi  
Et alors que mon esprit bouillonnait malgré le froid  
A un spectacle, je me suis fait charmer.

L'homme était grand et mystérieux  
Devant lui s'étalait un public silencieux  
Qui, de ses grands yeux ébahis  
Scrutait et tentait de percer à jour  
Chaque secret, chaque tour.

Lorsqu'un volontaire fut demandé,  
Sur la scène je me suis faite inviter.  
Dans le chapeau, des dizaines de petits bouts de papiers  
En quatre étaient pliés.  
Parmi eux je dus choisir  
Celui qui permettrait au magicien  
De tous nous ravir.

Sur mon papier, un mot était inscrit  
Mon regard interrogateur  
Rencontra celui du prestidigitateur.  
Je le vis me sourire  
Et ses yeux s'illuminèrent alors

Il enleva son chapeau,  
Son costume et son manteau.  
C'est ainsi que je le reconnus  
Cet homme qui m'avait tant émue.

Il m'aurait suffi de me taire  
J'aurais pu partir sans m'en faire.  
Et pourtant...  
L'homme ainsi découvert  
Mis un genou à terre,  
Devant un public attentif  
De sa poche il sortit  
Un anneau bien verni

Retenant mon souffle,

Je l'écoutais me demander  
De bien vouloir lui pardonner.  
Je savais ce qu'il attendait,  
Une larme sur ma joue a coulée  
Qu'aurais-je le courage de décider ?

## **Tais-toi** (Aude)

- Alors, tu sais quel sujet tu vas prendre ?

- Je pense prendre le premier... à moins que je prenne le deuxième ! Ou les 2. Non, je sais pas !

Je parle trop.

(Soupir)... si seulement...

Si seulement cette fille, en face de moi, pouvait se dire la même chose. Parfois. Allez, une heure ou deux de répit. Pitié.

Pourtant j'adore parler. Vraiment. Je serais même plutôt du genre pipelette. Mais là, c'est trop.

Du matin au soir, elle parle en continu. Est-ce intéressant ? Probablement. (Hésitation) J'espère.

Ah, ça y est, elle s'est tue ; enfin. Ah non, elle reprenait juste son souffle (re-soupir).

Ce serait pourtant si simple. TAIS-TOI. Deux mots, c'est pas si compliqué, si ? Je suis mauvaise langue quand même. Elle ne parle pas tout le temps. Elle a un rire niais. Et elle siffle aussi. Ou elle tape ses doigts sur son bureau. Ou elle chante. Faux. Aïe. (re-re-soupir)

On ne peut pourtant pas dire qu'elle soit désagréable, mais c'est qu'elle parle particulièrement fort. Ce n'est pas la peine de demander à ton ordinateur quel temps il va faire demain, il ne sait pas.

Bon, ça suffit maintenant.

Je vais la bâillonner, je ne vois que ça. Non, ça se fait pas au travail. Quoique.

Un ordre ? File dans ta chambre ! Non, pas crédible.

La menace, peut-être ? Mais je vais te le faire bouffer ton téléphone ! Quel dommage qu'elle ne m'entende pas. Ne pas l'insulter, ne surtout pas l'insulter.

Je ne vais quand même pas lui jeter mes stylos au visage... je ne vise pas très bien. Cela dit, avec le clavier, j'aurais plus de chances. Quoi ? Ah, c'est pas gentil.

Bon, ma décision est prise. Il ne me reste plus qu'à l'agrafer au mur.

J'aimerais tellement qu'elle comprenne un jour, qu'elle se dise... « il me suffirait de me taire »...

## **La lande aux œillets** (Anaïs Blot)

C'est une légende dit-on, il me suffirait de me taire et nul n'en saurait rien. Voilà longtemps qu'un étrange mal frappa mon village. Alors que la lune venait tout juste d'avaloir l'astre solaire, toutes les femmes et filles sans exception se mirent à pleurer soudainement. Les bouches sombres des maisons crachèrent à l'unisson le feu des bougies que les hommes, inquiets, s'étaient empressés d'allumer. « Pourquoi pleures-tu ainsi ? » leur criaient-ils tous comme seul remède au mal qui les rongeaient. Mais les sanglots qui secouaient ces femmes à un rythme infernal ne leur laissaient pas le loisir de répondre.

L'épidémie de larmes s'étala sur plusieurs semaines. Aucun répit n'était possible. Le fluide vital qui constituait l'essence même de ces créatures s'évaporait peu à peu. Leur peau devenait alors dure comme du cuir. Les crevasses et rides marquaient profondément leurs expressions de peine, figeant leur visage en un triste masque. Bientôt, mêmes les petites filles, prirent l'apparence de vieilles dames avec leur peau plus légère que la soie voilant leurs veines tariées. Enfin, leur corps finit par se froisser telles des feuilles bruissant dans le vent, avant de s'étioler et de se confondre dans la brise.

Alors que la substance des femmes était en proie à la sécheresse, les landes étaient sans cesse irriguées par leurs pluies de larmes. Et les dernières en vie, erraient sur les terres gorgées de leur eau, enfonçant leur chaire sèche dans l'humus tendre avant de s'évanouir dans l'air. La terre abreuvée de ce désespoir finit par rendre les larmes de ces femmes en de magnifiques fleurs blanches. On aurait dit de petits linges de soie froissée.

Aux alentours on racontait cette vérité comme une simple légende donnant un charme à cette lande d'œillets. Dans les cours huppées, il devint même de mise que lorsqu'une damoiselle pleurait, un galant se devait de lui apporter un œillet pour qu'elle y sèche ses larmes. La dame frottait alors son minois contre les pétales blancs au goût suave, s'étonnant parfois d'y découvrir une corolle rose en son cœur. Le baiser d'une ancienne maîtresse qui y aurait laissé son empreinte.

On savait alors qu'une dulcinée avait pleuré

Si elle dégageait un doux parfum d'œillet.

Cela diffusait une odeur délicieuse,

Celle de l'âme des pleureuses.

## **Sans titre** (Libertine)

Dans le chapeau, des dizaines de petits bouts de papier pliés en quatre ....

Des mots lâchés, comme ça, en vrac .....

Un seul contenait une adresse mail; une nouvelle adresse qui permettrait de renouer avec notre échange libertin ...

D'un seul de ces petits morceaux de papier dépendrait mon avenir, un nouveau chapitre de cette incroyable histoire ....

Mais lequel était-ce ? Allais-je tirer le bon ?

Lequel choisir ?

Le tout bleu qui ressemblait à la mer, qui m'invitait dans un voyage marin sans fin, où se dégageait à la fois l'odeur du sel, du sable chaud, de l'écume des vagues ...

Le tout vert, couleur de l'espérance ... Espérance de nouveaux mails, de nouvelles crampes au ventre en voyant l'enveloppe clignoter, me signalant l'arrivée d'un nouveau message de lui dans ma boîte mail....

Le tout noir, couleur de la peur ... La peur de souffrir à nouveau de cette indifférence d'adulte, de ses non-réponse, alors même que c'est lui qui en avait eu l'idée ...

Le jaune, couleur du soleil ... Ce même soleil qui réchauffe nos peaux, qui les dorent et nous rendent encore plus attirant l'un envers l'autre ....

Le tout gris, couleur de mon cœur... Quand je relis ses mails, quand je repense, nostalgique, à l'aventure dans laquelle il m'a entraînée ...

Le tout blanc ... Symbole de la pureté. Pureté ? Mais suis-je vraiment une blanche colombe si pure avec toutes ces pensées ?

Je ferme les yeux et me lance ...

Je brasse, rebrasse, rebrasse encore pour choisir ce petit bout de papier....

Fébrile, je n'ose pas ouvrir les yeux.....

Ca y est je ressens cette crampe au ventre, et ne sait définir s'il s'agit de la peur, de la joie, du désir ....

Je compte jusqu'à 10 et je vais ouvrir les yeux.

10-9-8-7-6-5-4 compte à rebours final ....

Puis 3-2 et enfin 1 !

Ca y est j'ai pioché...

## **A mots couverts (paroles de chanson)** (Véronique Rolland)

### Couplet 1

Il me suffirait de me taire  
Ne plus jeter de mots en l'air  
Mais c'est plus fort que moi  
Il me suffirait de défaire  
Les mailles montées à l'envers  
Pour me raccrocher à toi  
Entendre sans mot dire  
Tes récits te trahir

### Couplet 2

Crois-tu que la page se soit tournée  
Avant qu'on ait lu l'énoncé  
Le fin mot de l'histoire  
Pour te prendre au pied de ta lettre  
Tu serais mon seigneur et maître  
Et je devrais te croire  
Tu parles à mots couverts  
Déchaînant ma colère

### Refrain :

J'suis pas ta psy  
Ni ton Médoc  
Tes inepties  
Tu sais j'm'en moque  
J'voudrais crier  
Les maux qu'tu m'fais  
J'rêvais d'un homme  
Qui soit sincère  
Et dans ma pomme  
Trouver le vers  
Pour écrire ce poème  
Qui dirait que tu m'aimes

### Couplet 3

Il me suffirait de partir  
Te gommer de mes souvenirs  
T'effacer du bout des doigts  
Il me suffirait d'oublier  
Notre chemin de mots croisés

Tirer un trait sur toi  
Lacérer ce mot d'elle  
Devenir infidèle

Couplet 4

Mais il suffit dans mon studio  
De remanier le scénario  
Que tu joues avec moi  
Sans un discours lancer le clap  
Sur nos amours faire un flashback  
Adoucir ton cinéma  
Faire tourner dans ta bouche  
Les mots doux qui me touchent

Couplet 5

Et c'est alors que noir sur blanc  
Tu livres enfin tes sentiments  
Dans un ultime débat  
La perfusion de mot à mot  
Epelle mon cœur d'artichaut  
Et je fonds dans tes bras  
J'écoute le mot « cœur »  
Distiller tes erreurs  
Pour changer ton vocabulaire  
Il me suffirait de me taire

Refrain :

J'suis pas ta psy  
Ni ton Médoc  
Tes inepties  
Tu sais j'm'en moque  
J'voudrais crier  
Les maux qu'tu m'fais  
J'rêvais d'un homme  
Qui soit sincère  
Et dans ma pomme  
Trouver le vers  
Pour écrire ce poème  
Qui dirait que tu m'aimes



## **Humanités** (Armand Soler)

Que sont devenus l'homme ? La personne ? Aujourd'hui à Voiron, comme partout dans le monde ?

De l'homme marchandise à la femme exploitée, en passant par l'enfant exsangue, que reste-t-il à l'être humain pour se sortir, s'extirper, s'exfiltrer de ce piège mondial qui le réduit à un coût, à une performance, à une promotion de savonnette ?

Que vienne le temps « où les gens s'aimeront, un jour de feuillages au front » comme disait Aragon, le temps où le béton ne bouffera plus le paysage, le temps où la barbarie à l'égard de l'homme et de la nature n'écrasera plus les esprits et les cœurs.

Que vienne le temps où la recherche du bonheur ne se confondra plus pour personne avec celle de l'argent. Ce temps-là fut toujours désiré depuis des siècles, mais il a toujours manqué la force de la multitude, celle de l'éveil général des consciences et de l'émancipation. C'est l'effort de plusieurs siècles de pensées généreuses, d'actions héroïques d'hommes et de femmes mus par la foi en l'homme qui frappe toujours au portail d'un autre univers. Suffira-t-il que je me taise pour que d'autres prennent le relais ? Ou faudra-t-il participer au concert des peuples en quête du bien vivre ?

Quelquefois j'hésite entre le « pourquoi pas ? » et le « à quoi bon ? ».

La déshumanisation ne finira-t-elle donc jamais ? Pour ceux qui croient toujours se ménager un interstice dans une société qui n'est pas faite pour eux, pour ceux qui pensent que nous arrivons à la fin de l'histoire, que tout est dit et écrit, qu'il n'y a plus d'alternative, plus d'espoir de vivre autrement, plus de futur autre que celui prévu par quelques puissants argentés de ce monde, j'écris notre nom à toutes et tous.

Mais pas sur les écrans du monde, pas sur ceux donnant d'inutiles renseignements sur la bourse, pas sur les gondoles des supermarchés et pas sur les décisions de licenciements. Non j'écris nos noms sur le miroir de nos cœurs et de nos têtes : l'humanité.

## La lune (Eline Amaglio)

Moi c'est Jean-Rémi. J'aime quand les choses sont bien faites, nickel, honnêtes et sans encombre.

Je me lève à 6h05 le matin et me couche à 22h03, le plus souvent. Je fais me courses le jeudi après-midi et le ménage le dimanche. Je n'ai pas d'animaux, ni d'enfants. Ni d'ailleurs de femme. Je donne 10€ par mois à Greenpeace et j'achète mes yaourts bios. Je n'aime pas regarder le sport à la télé à part le tennis. Je cire mes chaussures tous les 15 du mois et je vois mon frère et sa fille un week-end sur 4 sauf en été. Ma vie est programmée. Je le sais, mais je l'aime comme ça.

Sauf qu'un jour, un mardi, un collègue a eu une idée tordue. Je n'aime pas ce qui est tordu. Et mon patron a accepté. Attendez-vous à être surpris.... Il a proposé de tirer au sort 3 personnes de l'entreprise pour un voyage sur la Lune. Oui la Lune. Il y a des boîtes qui envoient leurs salariés à New York ou je ne sais où, mais non, nous c'est la Lune. Quelle idée ! J'ai longtemps essayé de comprendre mon collègue et mon patron mais je n'y suis pas arrivé. Vous vous rendez compte, allez sur la Lune ! Mais pour quoi faire ? Franchement je ne vois pas. Il n'y a pas de travail à faire là haut.

Bref, j'étais à peine remis de cette déclaration saugrenue que ce fut le tirage au sort. Tout le monde s'était habillé du mieux possible, bien propre sur soi, presque sûr d'être tiré. Le patron vint devant cette assemblée d'hommes prêts à l'exil, et commença à parler. Je remarquai qu'il ne dit pas la raison de ce voyage spatial, ce qui me frustra. Je ne me sentais pas très bien depuis ce matin-là. Le secrétaire, Michel, notait les noms sur une feuille qu'il découpa et il chercha ensuite des yeux quelque chose pour contenir ses papiers. Les collègues étaient tendus, le patron aussi. Michel prit un chapeau sur le porte-manteau et y fourra les noms. Je n'avais pas d'affection particulière pour mes collègues mais ce qu'ils ont fait ne devrait pas se faire. Dans le chapeau que Michel secouait, des dizaines de petits bouts de papier pliés en quatre. Pour quoi faire, je ne sais pas.

Alors qu'il plongeait sa main pour tirer la première personne, Antoine, un collègue, poussa un grand cri et tomba à terre. Les personnes autour, se précipitèrent sur lui et on lui apporta un verre d'eau. Avec ce bouleversement, le tirage était reporté au moment où il y aurait de nouveau du calme, ce qui ne mit pas longtemps à arriver. Je remarquai qu'ils se regardaient bizarrement entre eux, les collègues. C'est alors que je le vis. Eric profita de l'agitation pour sortir un chapeau presque identique d'on ne

sait où, et il remplaça l'ancien. Il contenait aussi des petits papiers. C'est comme ça que Michel tira dans le nouveau chapeau des papiers truqués. Seul moi avais vu cette manigance.

J'eus alors pitié des autres qui n'avaient maintenant plus aucune chance de partir. C'est comme ça que lors du tirage, les 3 personnes furent Eric, Antoine et leur ami. J'eus envie de tout dire, crier, dénoncer ! Mais il me suffirait de me taire, pour garder mon boulot, garder ma vie bien tranquille, mon salaire. Il me suffirait de me taire aussi pour que cette injustice règne à jamais, et que les autres personnes soient déçues, ou pas, si elles n'avaient pas envie de partir ! Mais j'en avais marre de me taire : et j'ai crié.

## **Nébulosité** (Pétillance)

Absorbée par la recette du sorbet au jasmin, je ne m'aperçus pas que la foule me portait vers une direction contraire à mon objectif.

Un vrombissement s'échappait de la masse. A contrecœur, je me séparais de mes pensées et fus immédiatement saisie par l'image qui s'offrait à moi. Le spectacle était impressionnant. Comment dans cette région si plate et aride que j'avais l'habitude d'arpenter, cet homme avait pu tirer un filin de chaque côté d'un canyon ? L'homme était entouré de part et d'autre de nuages, celui élaboré par le fracas de l'eau et celui créé par les amas gorgés d'eau dans l'atmosphère.

Un élément attira mon attention, son chapeau bariolé sur lequel l'unique rayon lumineux s'attardait. Il ne m'était pas inconnu. Lors de notre première rencontre il supplanta la présence de son propriétaire.

Maintenant, je guettais chaque avancée sur ce fil d'Ariane. Les chaussures semblaient si fragiles et pourtant quelle responsabilité reposait sur elles. J'étais si fascinée par elles que le balancier n'existait pas. Je n'arrivais pas à détacher mon regard de ses pas.

Il avait suffi d'un instant pour que nos chemins se croisent et que je lui confie toutes mes richesses. Calmement, il avait tendu la main et avait accepté mon trésor. A ce moment là, un scintillement illumina son regard, il esquissa un sourire et s'éclipça.

Quel mimétisme s'exhalait de lui pour que je lui remette ce qui m'était si cher. Je croyais avoir tout perdu, et il était là inaccessible. Je devais m'armer de patience pour le trouver de nouveau et tout récupérer.

Soudain un silence de plomb se répandit. L'homme avait disparu. Une brume épaisse l'avait absorbé. Seul le sifflement du filin persistait. Je n'avais plus d'espoir.

Mais tel un feu follet il réapparut se jouant des lois de la pesanteur. Nos regards se sont croisés. Le même sourire éclaira son visage. Il fit alors une chose folle. Il lâcha d'une main le balancier. Un murmure de crainte parcourut la foule. Ils étaient tous ancrés dans le sol.

Seule j'existais, il me salua, attrapa son chapeau, le fit virevolter. Je n'osais plus respirer, mon trésor était si loin de moi. Je n'osais croire que ma vie, mes projets que je lui avais donnés ne tenaient plus qu'à un geste. Mon existence se résumait à ces parchemins, oui, car dans le chapeau, des dizaines de petits bouts de papier pliés en quatre étaient l'essence de mon destin.

Impuissante je les regardais virevolter et se perdre dans le tourbillon du torrent.

Une tempête se leva dans mon cœur et mon cerveau. Je sentis mes jambes se dérober. Je lui en voulais pour un pareil gâchis.

Avec insouciance, il me salua en équilibre sur son filin. D'un geste majestueux il projeta des lettres étincelantes dans le ciel, j'étais seule à les discerner : « CONSTRUIT ». Apaisée, je me suis assise, j'ai modelé la terre et j'ai compris qu'il me suffirait de me taire pour rebâtir.

## Essai théorique (May)

Un jour, je me lève comme ça, pas pris de café, rien. Et là, je regarde en plein dans le vide et je dis magistralement : « Que la lumière soit ». Au début, j'ai eu peur que ça sonne un peu trop autoritaire et que le vide le prenne mal, mais devinez quoi ? La lumière fut. Incroyable. Il suffisait de formuler les choses pour qu'elles se produisent. Alors à partir de là, moi, je m'en suis donné à cœur joie : J'ai commandé une planète, de l'eau, de l'air, des montagnes, des papillons, bon, dans l'ensemble ça m'a pris presque une semaine mais ça valait le coup, création rapide, aucun frais de port : bref, efficace.

Donc bon, vendredi, je regarde ce que ça donne : un univers paisible, des animaux qui vivent en harmonie avec la nature... mais quand même, j'ai l'impression qu'il manque un truc.

Du coup je me dis, bon, tant qu'à faire, autant rajouter des humains, ça peut être sympa. Donc je dis « Que les humains soient, des hommes, des femmes et vous m'en mettez un peu partout mais pas dans l'eau ». Et donc, les humains furent.

La bourde. L'erreur de débutant que j'ai faite là. Mais j'aurais du le sentir venir hein, parce que déjà les deux prototypes là, Adam et Ève c'était pas trop ça.

Mais si, j'ai bien vu, tu ne peux pas les laisser trois secondes dans le jardin sans qu'ils te volent tes pommes. Des Granny Smith en plus, mes préférées. Puis après, pour accuser le serpent y'a du monde hein.

Enfin bref, tout ça pour dire que les terriens ont été leurs dignes successeurs : des petites bêtes épuisantes. Pourtant, ce n'est pas faute d'avoir essayé de les éduquer. Comme par exemple, vous vous souvenez la fois où j'avais fait tout le cérémonial avec les anges, l'étoile du berger et tout pour envoyer mon fils sur Terre ? Franchement, mon Jésus c'était un type bien, gentil, doux, charismatique, c'était une belle œuvre.

Et ils ont rien trouvé de mieux à faire que de me le clouer sur un bout de bois. Puis même après, je leur envoie prophète sur prophète de partout et ça change rien, mes messagers on les prend au mieux pour des dingés.

Puis bon, quand je les laisse se débrouiller tous seuls un moment c'est pire : je leur donne largement assez d'espace, ils se battent pour. Je leur donne des ressources, ils en font de l'argent, ils se battent pour. Même la couche d'ozone ils ont trouvé le moyen d'y faire un trou !

Alors bon, moi dimanche, j'étais claqué donc je me suis posé un peu, sans rien faire, sans rien dire surtout. Parce que franchement, pour les planètes comme ça des fois, il me suffirait de me taire et tout fonctionnerait beaucoup mieux. Juré, la prochaine fois, je m'arrête aux papillons.

Enfin. Pas tous les jours facile d'être une icône, croyez moi.

## **Triangulation** (Jeanne Dubois)

Soudain, le plafond de la chambre s'est écrasé dans un fracas épouvantable. Je gis recroquevillée parmi les gravats. La douleur se vomit de moi en spasmes de larmes. Quelqu'un a sûrement entendu quelque chose, les pompiers ne vont pas tarder.

J'étais tranquillement calée au creux de ses bras quand les murs de la chambre se sont abattus sur moi. Tout s'est effondré. Et aucune équipe de secours ne pourra me sortir de là.

Il m'aurait suffi de me taire. Que je ne demande pas : "Qu'est-ce qui ne va pas ?". Il aurait suffi que je ne dise rien pour éviter qu'il ferme les yeux, qu'il se pince les lèvres avant de dire : "Elle s'appelle Sylvana". Sylvana ? Je cherche avec avidité. Je veux comprendre. Pourquoi ? Comment ? Où est-elle ? Je la trouve enfin sur Facebook. Elle joue négligemment de la guitare devant son miroir, avec cet air serein de ceux qui savent comment la vie vaut d'être vécue.

Et moi, au fait, je ressemble à quoi sur ma page ? Quoi ? C'est moi, cette horreur insignifiante boudinée dans un vieux pull qui avait rétréci au lavage je me souviens. Pourquoi j'ai laissé ça ? Pourquoi je me suis laissée aller comme ça ? Comment supprime-t-on une photo sur Facebook ? À l'aide, s'il vous plaît, au secours ! Assistance technique urgente requise ! Effacez-moi ! Non, pas celle-là. Là, je suis radieuse sur l'herbe dans une robe chinoise verte on ne peut plus moulante. Vraiment bien, celle-là et pas si vieille que ça. Ça fait quoi ? Quatre ans... Cinq ? Ah oui ! Peut-être. Non ! C'est l'autre qu'il faut supprimer.

Bien sûr, après toutes ces années, toutes ces galères. il ne m'aime plus assez. On s'était marié pour le meilleur et CONTRE le pire. Contre le pire, oui, ça on l'a vraiment accompli, mais le meilleur est resté à venir. Pas encore arrivé. On attend. On attend. Moi j'ai attendu le dernier moment avant de poser LA question. Balayage rationnel de toutes les causes possibles. Radiographie du désamour. IRM. Voyons où se situe la tumeur ? Mauvaise circulation de l'énergie vitale. Usure de l'artère coronaire. Atrophie du sentiment. Accumulation graisseuse de tous les tue-l'amour dans la région de la sensualité. Surcharge de responsabilité dans la zone biliaire. Burnout général ou arrêt du cœur ? Résultat d'analyses : un corps étranger. Un corps inconnu aux cheveux blonds et aux yeux qui rient, et surtout un corps nouveau dans son paysage humain à lui.

Pas la peine de bavarder. Une seule chose est sûre, ma seule vérité désormais, je suis dans le brouillard. Brouillard très humide au fond de mes yeux. Orage magnétique dans ma poitrine. Marécage dans mon estomac. Comme ces créatures monstrueuses dans les vieux films Z qui se dégonflent en un amas verdâtre et gluant. C'est ça qui coule en moi, comment ça se fait que ça se voit pas ? "Ca va, Jeanne ? Tu n'as pas la même tête que d'habitude." Ça y est, la gélatine verte doit commencer à dégouliner. "Tu as l'air fatiguée." Ah bon ? C'est tout ? C'est tout ce qui se voit ? Je ne suis qu'une bouillie et vous me voyez seulement l'air chiffonné?

Qu'est-ce qui reste de moi dedans ? Qu'est-ce qui reste de moi au fond de lui ? Qu'est-ce que je suis sans lui ?

Notre vie est une longue conversation. Je l'écoute parler. Je n'écoute pas ses mots, seulement le son de sa voix. Ne pas perdre son souffle, me laisser bercer par cette tonalité doucement grave qui m'a toujours apaisée. Je ne sais pas ce qu'il raconte, des histoires de miles sur sa carte fidélité. Tant qu'il me parle, il tisse encore un lien entre lui et moi. Les modulations de sa voix remplissent l'espace, m'envoûtent l'esprit et calment mon angoisse. Surtout qu'il ne se taise pas même si je sais qu'il a commencé une autre conversation. Avec ... Sylvana !

Et lui ? Il est coupé en deux. Il a envie de liberté. Mais pour être libre, il faudrait démonter tout cet édifice, couper tous ces liens si tendres, casser la seule famille qui lui reste, briser la gestalt unique dont il est le fondateur et le moteur. Faut-il vraiment choisir ?

Je sais. Je sais maintenant pourquoi il a retrouvé cet air brillant. Je sais ce qu'il y a derrière ce tendre sourire qui revient enfin se poser sur sa bouche. Je la découvre, et du même coup, j'existe aussi pour elle. Toutes mes pensées, toute ma présence, tous mes mots s'emmêlent autour de leurs sentiments. Je suis un liseron qui s'agrippe à chaque aspérité sensible pour y poser une de mes fleurs. Je suis là avec eux. Désormais nos trois vies intriquées. Faut-il vraiment en couper une ?



## **Un charmant voisin** (Gaïa C-R)

Tout avait pourtant bien commencé...

Leur installation dans ce petit lotissement de banlieue marquait le début d'une nouvelle vie, loin des nuisances de la collectivité. Plus de portes qui claquent, de téléviseurs hurlants, de regards qui s'évitent et de bonjours auxquels les voisins ne répondaient jamais... A la place, le chant des oiseaux, le calme, la verdure, les sourires, l'entraide.

L'entraide : c'est comme ça qu'ils avaient fait connaissance de leur voisin le plus proche, un homme divorcé d'une cinquantaine d'années. Ils profitaient du jardin, quand soudain, ils avaient aperçu la fumée qui s'échappait de leur garage. Un moment de panique, des « Il y a le feu, appelle les pompiers ». Le voisin était arrivé en courant, alerté par leurs cris. Il avait saisi un seau, couru jusqu'à son bassin, et réduit le début d'incendie à néant en quelques minutes. Depuis, ils se saluaient, bavardaient par-dessus la haie.

Le voisin proposa aux enfants les jouets de son fils, maintenant adolescent. Les cadeaux se révélèrent toutefois inutilisables : ils étaient incomplets, ou trop abimés. Tout comme les fruits de son verger qu'il offrait généreusement. La femme finit par tout faire pour l'éviter. Mais comment lui échapper sans paraître grossière ? « Il me suffirait de me taire » se disait-elle, « juste un bonjour, désolée je suis pressée, et il finirait par se lasser ».

Un jour, elle entendit les miaulements désespérés de son chat et l'aperçut dans la véranda du voisin. Celui-ci semblant absent, elle décida d'aller chercher le matou elle-même. La porte-fenêtre n'était pas totalement fermée : un petit centimètre restait entrouvert, par lequel elle ouvrit et libéra le chat. Dans son affolement, il avait renversé un porte-crayon qu'elle reposa sur le bureau où trônait bizarrement un haut-de-forme. Dans le chapeau, des dizaines de petits bouts de papier pliés en quatre... Juste à côté, sur une grande feuille cartonnée punaisée au mur, la liste de tous les habitants du lotissement, et les mêmes morceaux de papier, dépliés, collés à côté des noms. Elle s'approcha du tableau et aperçut : « pneu crevé ». En face d'un deuxième nom : « appels anonymes », « désherbant ».

Le cœur battant, elle baissa les yeux jusqu'à son propre nom, et pétrifiée, vit inscrit : « incendie », « jouets cassés », « fruits pourris ». Sur le dernier papier, fraîchement collé, elle eut juste le temps de lire : « guet-apens ».

## **Souvenirs, souvenirs...** (Someone)

J'ai toujours adoré passer mes vacances d'été chez ma grande tante Lucie. Ma mère y passait elle aussi les siennes quand elle était petite. Avec ma sœur, on a en quelque sorte continué la tradition pour notre plus grand bonheur.

Lucie, c'était quelqu'un de fantasque, de perpétuellement gai et qui adorait s'occuper des autres. On ne pouvait pas résister à tant de joie de vivre. Pour les petites filles que nous étions, c'était des journées de jeux et de rires assurés. Qu'est-ce qu'on a pu se marrer quand même !

Je ne compte plus les innombrables courses de brouettes à perdre haleine, les cabanes au bord de la rivière fait de bric et de broc, les déguisements les plus improbables en dénichant des vêtements conservés au grenier, les clafoutis aux cerises, la pêche aux écrevisses... on s'amusait follement. Elle adorait la couture aussi et nous apprenait qu'avec trois fois rien, on pouvait créer de jolies choses. Quelques boutons, des fils de toutes les couleurs, des morceaux de tissus, des perles, de la mousse et hop un personnage prenait vie sous nos doigts. Après, il ne restait plus qu'à inventer des histoires pendant des heures.

Et les soirées à observer les étoiles filantes emmitoufflées dans nos sacs de couchages et allongées dans les hamacs. Parfois, souvent même, on s'endormait avant d'en avoir aperçu une seule ! Mais que c'était bien !

Et les jours de pluie me direz-vous ? Elle avait un truc infailible : elle mettrait dans le chapeau des dizaines de petits bouts de papier pliés en quatre sur lesquels elle proposait toutes sortes de jeux, parfois un seul mot. On tirait au hasard dans ce fameux chapeau (j'ai oublié de vous dire, c'était celui de son mari, son grand amour) et s'était parti ! Des puzzles géants, des parties de cache-cache, des histoires qu'elle nous lisait pour nous faire frissonner, des fous rires à en perdre la tête, des chocolats fumeux à s'en lécher les babines, des crêpes qui restaient collées au plafond malencontreusement... et puis tant d'autres choses encore.

Quel personnage cette tante Lucie ! Je ne l'oublierais jamais !

## **Histoire sans fin** (Yet)

C'est sûr, il m'aurait suffi de me taire !

Quelle idée avais-je eu de lui parler de cette invitation à écrire et du thème qui me plaisait, à savoir « dans le chapeau des dizaines de petits bouts de papier pliés en quatre ». Puisque je n'ai pas su me taire, me voici obligée de m'exécuter maintenant, mais les idées se précipitent (elles ont tort je n'en retiens aucune), les mots affluent, se bousculent, s'entremêlent, puis ils repartent convaincus de mon incompetence à les maîtriser.

Alors vexée et dans un sursaut d'acharnement, je m'empare du chapeau, je le retourne dans tous les sens en l'interrogeant du regard mais ça ne parle pas un chapeau !

Je suis déçue et sur des dizaines de bouts de papier j'écris un joli mot comme : entente, sourire, respect, amitiés, osmose... Je les plie en quatre et tout naturellement le chapeau leur sert de refuge.

C'est à ce moment que le vent qui soufflait par là, a eu la malicieuse idée d'emporter tous les papiers dans un tourbillon sans fin.

Alors j'ai mis le chapeau sur ma tête et je suis partie rêver d'une jolie suite à mon histoire.

## **Chut ! Il suffit que je me taise** (Maryse Delphine Poulat)

Voilà. Tout doucement, il s'en est allé.

Il a toujours été mon mentor, mon modèle. J'ai passé 52 ans, à faire en sorte qu'il soit fier de moi. Mes décisions ont été guidées par ce qu'il aurait voulu qu'elles soient, mes actions allaient toujours dans son sens.

La fatigue, la maladie et l'âge ont eu raison de sa présence parmi nous. Il ne nous a pas quittés, on s'est juste « perdus de vue ».

Tous les soirs, avant de m'endormir, il suffit que je me taise, que j'écoute le silence de mon cœur pour que nos conversations reprennent.

- Alors, la journée a été bonne ? Oh, le travail ! Relativise, ce n'est qu'un travail. Il y a plus important : la santé, la famille, tes passions. Tes petits-enfants, eux, ils sont le moteur de ta vie. Mon départ les a attristés, mais rappelles-toi la réflexion, criante de vérité de Cally : «mamie, je suis triste, mais tu sais, on peut pas être vivant pendant toute sa vie... ».

- Et toi, ta journée ? Oh moi, tu sais... Vous êtes tous maintenant ma dernière source de bonheur. Cloué dans ce fauteuil à longueur de journée, vos yeux sont les miens, vos jambes me font courir et vos projets me font espérer. Je vis à travers vous. Parle-moi encore de ta passion pour les livres. Tu sais, qu'elle a été mienne pendant tellement longtemps. Vis à travers eux, voyage, rêve. On peut parcourir des milliers de kilomètres en restant sur place. L'imagination que créent en nous les pages au fur et à mesure qu'on les tourne laisse libre cours à tous nos rêves les plus fous. C'est magique de broder en couleurs et en lumières un roman ou un récit.

Demain, sera un autre jour. La vie a changé, on est passé à la saison II.

Celle, où on devient une Grande Fille. Où il faut s'assumer seule, prendre ses responsabilités.

On peine, on trébuche et on se relève. On ne va pas faillir à la règle ; sa devise était : « il n'y a pas de problème, il n'y a que des solutions ».

Mais quand, quelquefois, ça devient trop dur, il me suffit de me taire, de fermer les yeux et, chut... toc, toc, papa c'est moi.

## **Dans le chapeau des dizaines de petits bouts de papiers pliés en quatre** (Claude Vittoz)

Ses doigts malhabiles, en raidis par l'âge pliaient délicatement, les papiers multicolores.

Oh, certes, ce n'était pas une tâche facile que de contraindre les papiers papillons à se plier en quatre. A peine en avait il attrapé un, que celui ci se trémoussait, se contorsionnait, pris de soubresauts sous l'effet de ses doigts aux effets chatouilleurs.

Il les entendait rire et babiller encore lorsqu'il lançait dans le vieux chapeau informe qui se réchauffait sans fin auprès de l'âtre.

Sous ses yeux, le pauvre chapeau reprenait vie : la nuée multicolore lui rendait jeunesse et élégance, ils avaient chauds de nouveau...

## **Sans titre** (Lo Mil)

Il y a tant de bruit dans le monde  
La vie est polluée par le bruit

Matin et soir, en pleine lumière  
Et quand il fait sombre

Sous un beau clair de lune  
Une nuit où dame lune est couchée  
Faut que des bruits nous assaillent  
Fort heureusement, rares bruits des armes  
Il faut écouter germer le grain de blé  
Réfugié dans le silence de la terre  
Attendant de devenir tige et épis.  
Il faut écouter la sève montant dans l'arbre  
Trésor silencieux qui permettra fleurs et fruits.

Dame nature nous donne l'exemple d'œuvrer en silence  
Et l'on dit que le bruit ne fait pas de bien

Même si certains ont besoin de bruit.  
Et ainsi de se sentir exister

Tandis que le bien ne fait pas de bruit.  
Allons à la résolution de réduire les décibels  
Il ne sert à rien de parler fort pour s'entendre  
Recherchons les temps de silence et de compréhension  
Et sachons que la parole est d'argent, le silence est d'or.

## **Il me suffirait de me taire** (Samuel Badier)

On m'a donné la parole il y a plusieurs siècles déjà. Mes créateurs faisaient partie d'une société secrète tournée vers l'occultisme ; leur but était de réunir dans un même ouvrage les secrets de l'humanité, toutes les méthodes pour permettre à l'homme de voir et d'utiliser les forces de la magie, de communiquer avec les divers entités surnaturelles. Seulement voilà, quel homme aurait pu croire que cette succession de mots sur mes pages me donnerait une âme. Je suis le dernier véritable grimoire de magie, sitôt ma dernière page remplie, on m'intima de me taire de peur que je bouleverse le nouvel ordre mondial qui se mettait en place, face à lui-même. Cette espèce si intelligente et totalement immature me convainquit que mes secrets ne devaient pas être révélés.

On me cacha, me retrouva, me cracha, on failli me détruire à plusieurs reprises, mais je tins toujours bon.

Puis je fus condamné à l'oubli dans cette vieille bibliothèque. Le temps a passé, les guerres se sont succédé, les gouvernements ont changé, les croyances sont petit à petit tombées dans l'oubli et l'argent est devenu le véritable pouvoir. Mes gardiens bibliothécaires se sont succédé ; pourtant les mots qui sont en moi brûlent de ne trouver aucune oreille pour les entendre, aucune voix pour les faire vivre. Je ne sais toujours pas si l'homme est devenu plus sage.

Hier, cette jeune femme m'a sorti de mes rayonnages, elle a dit à mon gardien qu'elle aimerait bien m'étudier demain car je l'intriguais. Sur le moment j'ai fait comme à chaque fois, j'ai refusé que le mécanisme qui relie mes couvertures ne s'ouvre.

J'ai bien conscience qu'il me suffirait de me taire pour que tout continue comme si de rien n'était. Il suffirait que je refuse de m'ouvrir, que mes lignes s'effacent au contact de l'air, pour que l'humanité poursuive sa lente chute vers l'autodestruction. Je sais qu'une fois mes secrets révélés l'homme pourrait se brûler les ailes avec de tels pouvoirs entre ses mains. Mais après tout ce temps, que pourrais-je faire de pire que ce que l'homme a déjà fait. Le retour de la magie dans ce monde permettra peut être de le rendre plus humble.

Il suffirait que je me taise pour tout continue, il paraît que le silence est d'or ; je suis un livre, l'or ne m'intéresse pas, demain je m'ouvre au monde.

## **Il me suffirait de me taire... mais les proverbes me disent** (Catherine Nagenrauft)

Il me suffirait de me taire...  
Car la nuit porte conseil  
Et que prudence est mère de sureté  
Car le silence punit l'insolence...

Il me suffirait de me taire ...  
Car à chaque jour suffit sa peine  
Mais à cœur vaillant rien d'impossible  
Et les jours se suivent et ne se ressemblent pas...

Il me suffirait de me taire...  
Pour que les grandes douleurs restent muettes  
Alors mieux vaut tard que jamais  
Et aux grands maux les grands remèdes...

Il me suffirait de me taire...  
Mais il n'y a que la vérité qui blesse et l'erreur n'est pas compte  
On sait qu'il n'est pas pire aveugle que celui qui ne veut pas voir  
Qu'il n'est pas pire sourd que celui qui ne veut pas entendre...

Il me suffirait de me taire...  
Car toute vérité n'est pas bonne à dire  
Mais qui ne dit mot consent  
Alors qui ne risque rien à rien...

Il me suffirait de me taire...  
Mais tout vient à point qui sait attendre  
Et le soleil luit pour tout le monde  
Fais ce que dois, advienne ce que pourra...

Il me suffirait de me taire...  
Bien faire et laisser dire  
Mais il n'y a que le premier pas qui coûte  
Et vouloir, c'est pouvoir...

Il me suffirait de me taire...  
Car à quelque chose malheur est bon  
Rira bien qui rira le dernier  
On sait que contentement pas richesse...



Il me suffirait de me taire...  
Le mieux est l'ennemi du bien  
Et l'enfer est pavé de bonnes intentions  
Voilà tel est pris qui croyait prendre...

Il me suffirait de me taire...  
Mais bien mal acquis ne profite jamais  
Et l'air ne fait pas la chanson  
Car nul n'est prophète en son pays...

Il me suffirait de me taire...  
Mais l'exception confirme la règle  
Et santé passe richesse  
Voilà tout est bien qui finit bien...

## **Arrête Arlette !** (Joël Poulet)

Sur le tarmac, l'énorme Iliouchine vient se positionner près de la porte d'embarquement, déclenchant un sourire général parmi la foule qui se presse sur le lieu du rendez-vous. Me départ pour Bucarest est imminent.

On a disposé une table et un micro, et sur la table, dans le chapeau, des dizaines de petits bouts de papier pliés en quatre. François et Manuel appellent les heureux élus piochés au hasard par leurs mains innocentes dans la quantité de billets en stock.

L'attente est fébrile, chacun espérant être du voyage et profiter de ce magnifique séjour dans ces contrées lointaines et exotiques, et ce, tous frais payés, bien entendu.

Hélas, pour les mais présents et impatients de pénétrer dans le grandiose oiseau aux couleurs de liberté, la plupart des noms appelés se révèlent de consonance étrangère, voire même imprononçables. A voir les mines dépitées, on comprend finalement, qu'il y aura beaucoup de déçus et peu d'élus.

Roland et Lino ont eu plus de chance et sont déjà sanglés sur leur siège, impatients de décoller.

La population avertie par le téléphone de brousse se presse de plus en plus dense et vindicative, les esprits commencent à s'échauffer, la tension devient palpable. Les noms s'égrènent lentement et les premières invectives commencent à fuser. Chacun voyant ses chances diminuer, fait le forcing pour se trouver au plus près du but, espérant du même coup améliorer sa probabilité d'atteindre l'avion.

Soudain, une dame toute de rouge et de noir vêtue, surgit au micro, clamant d'une voix puissante :

- Je suis prioritaire, je dois me rendre impérativement en Roumanie, c'est un cas de force majeure ! Une affaire d'Etat ! Un coup d'Etat !

La multitude gronde...

Alors, je bondis en hurlant :

- Arrête Arlette !

Une violente douleur me transperce la cage thoracique !

Mon voisin m'a expédié un sérieux coup de coude, qui a eu pour effet de me réveiller au beau milieu des discours des personnalités qui ouvrent le festival « Livres à vous ! »...

Brutal retour à la réalité...

Tiens ! Bonjour Arlette !

Bah oui ! Encore une fois je me dis qu'il me suffirait de me taire...

Mais, rien à faire. C'est plus fort que moi...

## **Parfums de papier** (Aliette Laugine)

Dans le chapeau, des dizaines de petits papiers pliés en quatre. Depuis quand étaient-ils là ? Elle l'ignorait totalement. En fait, quand elle était entrée dans ce grenier qu'on lui demandé de vider avant le déménagement, elle ne l'avait même pas remarqué : il y avait tellement de caisses et de malles entassées... C'est en s'approchant de la fenêtre qu'elle l'a vu : un chapeau haut de forme, tout noir avec un ruban noir... celui que portait son père le jour de son mariage, elle le reconnaissait maintenant, le même que celui de l'album photo des parents. Fébrilement, les yeux remplis de cette image de son père disparu depuis si longtemps déjà, elle a tendu les mains vers le chapeau. Alors qu'elle s'apprêtait à le poser sur sa tête, elle a découvert tous ces papiers, empilés là, déjà jaunis par le temps. Elle en a pris un au hasard, l'a déplié. C'était une photo et la lumière de la fenêtre, en faisant jaillir les couleurs, lui a donné vie : une rivière, d'une limpidité presque surnaturelle, s'écoulait dans des reflets verts et transparents. Les berges, sages et folles semblaient se mirer dans cette eau : de longues herbes soyeuses, douces au regard, comme un appel à la langueur et au repos.

Le temps, d'un seul coup, s'était arrêté pour elle, et elle sentait tout son être happé par ce paysage soudain rejailli du passé. Cette rivière, c'était celle qui longeait la petite forêt tout au bout de la propriété familiale. Cette rivière, elle avait bercé toute sa jeunesse quand elle venait y jouer avec ses cousins, quand elle venait s'y épancher avec ses cousines, quand elle venait y pleurer dans sa solitude. Cette rivière, cette herbe si douce, elles étaient les confidentes de tous ses secrets, et même, oui, même de ses premières étreintes lorsque son cousin l'avait entraînée dans cette découverte un peu sauvage de sa féminité...

Elle a replié la photo, l'a glissée dans sa poche. Aucun désir de déplier un autre papier : celui-là lui avait offert une telle bouffée d'enfance, qu'elle ne voulait surtout pas la briser...

## **Sans titre** (Julie Rival)

Il me suffirait de me taire.  
Suivre le mouvement las, perpétuellement.  
Il me suffirait de subsister sur cette terre  
Sans retourner à mes tourments.

Il me suffirait de détourner le regard  
Et ne voir que les bons côtés.  
Ne faut-il plus parler quand on veut exister ?  
Peut-être est-il déjà trop tard.

La vie est faite de tas de choses  
Que l'on s'efforce de combattre pour toutes les choses  
Que l'on aime. Pourquoi donc se taire ?

Alors qu'il est si simple de s'exprimer tout haut  
Dans ce monde si sombre, si beau. Mais  
Il suffirait de me taire  
Encore une fois !

## Exercice oulipien (Bernadette Jayet-Dauphiné)

Jour de compétition à La fête de l'Imagination. Au bout de la table un arbitre, sur la table, un chapeau, dans le chapeau, des dizaines de petits bouts de papiers pliés en 4, sur chaque papier 2 mots. L'arbitre, sévère, énonce la consigne, drastique : vous avez trente minutes pour : piocher 12 petits papiers ; avec les 12 groupes de deux mots\*, écrire 12 phrases ; avec les 12 phrases, et d'autres mots et phrases si nécessaires à la consistance des situations et des personnages, écrire une histoire. Au travail ! Et il met en route son chronomètre.

Je tire au sort 12 groupes de 2 mots : *beige et inusable ; ornithorynque et rapidement ; ion et toux ; trainée et précision ; départementale et première ; complot et marron ; belle-fille et dépositaire ; évacuer et kakemono\* ; oser et rassembler ; comte et ralenti ; martyre et ramper ; éventail et karting.*

Avec mes 12 groupes de 2 mots, j'écris 12 phrases : *son polo beige semble inusable ; quand il me voit l'ornithorynque déguerpit rapidement ; sa toux disperse les ions ; je suis avec précision la trainée de sang sur le trottoir ; je roule en première sur la route départementale ; j'ai déjoué le complot des hommes en complet marron ; il est le dépositaire de la collection d'art de sa belle-fille ; merci d'évacuer ce kakemono ; je vais rassembler tous ceux qui ont osé ; le comte a ralenti ; je souffre le martyre et ne peux que ramper ; j'ai perdu mon éventail en faisant du karting.*

Trente minutes plus tard, je lis à l'arbitre mon histoire loufoque et pas banale.

En arrivant au salon, le comte\*\* de la Musardière a ralenti, son polo beige semble inusable. Il tousse, sa toux disperse les ions des rideaux. Le comte est dépositaire de la collection d'art de sa belle-fille, de nombreuses œuvres sont exposées sur les murs du salon.

Le comte pense : je vais rassembler tous ceux qui ont osé me déranger. Quand tous sont là, il commence d'une voix excédée :

- Vous êtes si bruyants et excités, je ne comprends rien, je voudrais que l'un d'entre vous m'explique clairement de quoi il s'agit. Mais auparavant, merci d'évacuer ce kakemono\*\*\*, je ne peux plus le supporter.

La gouvernante obtempère, le jardinier prend la parole :

- Je roule en première sur la route départementale, je remarque une trainée de sang sur le trottoir, je la suis avec précision. J'arrive jusqu'à un ornithorynque et une femme blessée, allongée par terre. Quand il me voit, l'ornithorynque déguerpit rapidement. La femme me dit : j'ai perdu mon éventail en faisant du karting ; en le cherchant, j'ai trouvé un ornithorynque, et j'ai déjoué le complot des hommes en complet marron ; l'un d'eux m'a

tiré dessus ; je souffre le martyre et ne peux que ramper. Sur ces mots, elle rend son dernier soupir. Je raconte ce tragique évènement à mes collègues, et nous nous interrogeons : cette jeune femme n'est-elle pas votre belle-fille ?

L'arbitre reste impassible. Il me suffirait de me taire et savourer mon contentement d'en avoir terminé dans les temps, mais je ne peux m'empêcher de lui avouer que, bien qu'épuisée, je suis fière de moi.

\*Vérifier la définition des mots rares est autorisé

\*\*Peinture japonaise haute et étroite qu'on peut enrouler autour d'un bâton

## **Trésor de fond de poche** (Elise Louis)

Tout a commencé, lors des vacances de Pâques chez papi et mamie nette...

Le matin, je me levais pirate, archéologue ou explorateur... ce jour-là, chercheur d'or était mon métier. C'est ainsi qu'après mon petit-déjeuner... équipé de bottes et de l'assiette « empruntée » aux poules, j'allais chercher le précieux métal dans le ruisseau situé derrière la ferme.

Traversant les roseaux, je me plaçais à un endroit stratégique... un amas de sable y était amassé par l'eau... ici, je trouverai. Mais au bout de quelques heures de dur labeur, toujours rien... il fallait changer d'endroit, voilà tout... C'est alors qu'en remontant le filet d'eau, ma botte heurta quelque chose !!!

Un caillou brillait dans l'eau ; le soleil semblait l'éclairer du bout de ses rayons, plusieurs couleurs s'irisaient sur toute sa surface.

Le soulevant délicatement de ma main droite, je sentis comme de la joie qui s'en échappait, une façon de me dire « merci de m'avoir ramassé »... son manteau malgré quelques aspérités était d'une douceur..., sa grosseur correspondait à la paume de ma main...

Bref, je sus tout de suite qu'il y avait quelque chose de particulier entre lui et moi... et pour ne pas compromettre cette belle amitié naissante, je pensais qu'il me suffirait de me taire pour que nous ayons la paix.

Cela fait donc quinze jours que j'ai mon ami dans la poche droite de mon treillis. C'est à peine si je le laisse sous mon oreiller lorsque l'heure du bain arrive, mais comme c'est juste avant le coucher, ça va.

Grâce à lui, de doux rêves m'accompagnent tout au long de la nuit, au lieu des horribles cauchemars qui m'assaillaient, il n'y a pas si longtemps ;

Lorsque le besoin d'un coup de pouce se fait sentir, je caresse ma pierre magique, et le miracle se produit... tout va mieux.

Par exemple, vendredi dernier, madame Pic, notre institutrice, nous avait préparé une interrogation surprise en mathématiques un peu spéciale... avec le canotier de son mari : dans le chapeau, des dizaines de petits bouts

de papier pliés en quatre... il fallait en prendre un, aller à notre bureau, déplier l'exercice, le recopier sur notre cahier, et le résoudre.

C'est ainsi que, ma main gauche s'avança tremblante vers le couvre-chef, pendant que celle de droite se glissa jusqu'à mon talisman « aide-moi à avoir un problème facile ». Et comme toujours, mon trésor me sauva... ce fut d'une facilité... trop bien !

Quand nous sommes seuls tous les deux, de longues conversations nous animent. Je l'entends... comment ? Je ne sais pas trop... avec le cœur, sans doute.

Est-ce cela les vrais amis, ceux qui comptent pour la vie ?

Oui, j'en suis sûr...



## **Jim** (Jean-Louis Muselli)

Le panneau « General Store » battait à tout va. Le vent, dévalant les collines, s'engouffrait dans la grand-rue, giflant au passage les planches écaillées de maisons aux portes et fenêtres hermétiquement closes. Des rafales faisaient chanter d'in vraisemblables écheveaux de fils électriques au sommet des poteaux.

Maugréant, Jim descendait la rue déserte. Poussière et grains de sable s'immisçaient sous sa chemise. Il remonta le col de son blouson, arrondit les épaules et poursuivit son chemin.

Roulant, bringuebalant, erratique, un chapeau melon noir le dépassa, environné d'un essaim de petits papiers blancs pliés en quatre. Les papiers voletaient au-dessus du sol ou bien montaient en spirales incertaines jusque par-dessus le bardeau des vérandas puis retombaient un instant au gré des bourrasques, pour repartir de plus belle. Piqué au jeu, Jim se joignit à la chorégraphie fantasque, courant, bondissant bras levés, mains ouvertes vers les insaisissables papillons blancs. Mais le vent menait le bal.

Enfin, un des papillons se plaqua sur l'enseigne éclairée du salon de coiffure. Jim le saisit et le dépla. Au centre à l'encre bleue, un nom. Le sien. Il blêmit, froissa le papier dans son poing, l'enfouit dans une poche de son blouson et se remit en route.

Au matin, le vent était tombé. Les fenêtres s'éveillèrent. Les portes s'ouvrirent. Toutes sauf une. Celle de Jim. Sa chambre était vide. Sans vie. Jim s'était volatilisé. Mais, qui s'en souciait vraiment parmi les 1275 âmes de Great Forks, Nord Dakota ?



Recueil réalisé à l'occasion de la 4<sup>ème</sup> édition du festival " Livres à vous ! ", organisé les 26, 27 et 28 octobre 2012 par la Ville de Voiron.

Pour la 4<sup>ème</sup> édition consécutive, une invitation à écrire a été lancée par Philippe Renard (association Dédicaces) en résidence à Voiron. Une soixantaine d'auteurs amateurs ont répondu à cette invitation en se laissant porter par l'une ou l'autre de ces phrases proposées par Carole Martinez : " Il suffirait de me taire... " et " Dans le chapeau, des dizaines de petits bouts de papier pliés en quatre... ".

Création graphique : petit-solaill.com - Impression : Bortel



Rhône-Alpes Région

isère  
CONSEIL GÉNÉRAL

